L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. ✿ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

44e VOLUME. — 12me ANNÉE

SOMMAIRE DU No 12 (Septembre 1899)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris.

Administration et abonnements : 3, rue de Savoie, PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

AMO — F. CH. BARLET, S.·. I.·.ℵ — GUYMIOT. — MARC HAVEN, S.·. I.·. ℵ — JULIEN LEJAY, S.·. I.·. ℵ — EMILE MICHELET, S.·. I.·. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S.·. I.·. (D. S. E.) MOGD, S.·. I.·. — GEORGE MONTIÈRE, S.·. I.·. ℵ — PAPUS, S.·. I.·. ℵ — SÉDIR, S.·. I.·. ℵ. — SELVA, S.·. I.·. (C. G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — Dr BARADUC. — SERGE BASSET. — Le F.·. BERTRAND 30° .·. — BLITZ. — BOJANOV BORNIA PIÉTRO. — JACQUES BRIEU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED LE DAIN. — G. DELANNE. — ALBAN DUBET. — A. ERNY. — FABRE DES ESSARTS. — L. ESQUIEU. — Dr FUGAIRON. — DELÉZINIER. — JULES GIRAUD. — L. GOURMAND. — L. HUTCHINSON. — JOLLIVET-CASTELOT. — L. LE LEU. — L. LEMERLE. — LECOMTE. — NAPOLÉON NEY. — HORACE PELLETIER. — G. POIREL. — QUESTOR VITŒ. — RAYMOND. — Dr ROZIER. — L. SATURNINUS. — Dr SOURBECK. — THOMASSIN. — G. VITOUX. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — ESTRELLA. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — JULES DE MARTHOLD. — CATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SIGOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN DELVILLE. — YVAN DIETSCHINE. — E. GIGLEUX. — CH. GROLLEAU. — MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — EDMOND PILON. — J. DE TALLENAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.



120 pages. — **PRIX : UN FRANC**



⁘ BIBLIOTHÈQUE MARTINISTE ⁘

Martinésisme
Willermosisme
MARTINISME
et Franc-Maçonnerie

PAR

PAPUS

PRÉSIDENT DU SUPRÊME CONSEIL DE L'ORDRE MARTINISTE

א

AVEC UN RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE EN FRANCE
DE SA CRÉATION A NOS JOURS
ET UNE ANALYSE NOUVELLE DE TOUS LES GRADES DE L'ÉCOSSISME,
LE TOUT ÉCLAIRÉ PAR DE NOMBREUX TABLEAUX SYNTHÉTIQUES

PARIS

ÉDITION DE L'*INITIATION*

En vente à la Librairie Spiritualiste et Morale

3, RUE DE SAVOIE, 3

1899



UNION IDÉALISTE UNIVERSELLE

Notes and Queries, S. M. Gould, à Manchester (N. H.) U. S. A.

Det nye Rige, A. Sabro, à Christiania (Norvège).

Nordisk Frimurer-Titenda, Alb. Lange à Christiania (Norvège).

Die Religion des Geistes, Fertung, Herrengasse, 68, Budapest (Hongrie).

Nuova Lux, 82, via Castro Pretorio, à Rome (Italie).

Luz astral, 6, passage Sarmiento, à Buenos-Ayres (République Argentine).

L'Initiation, 10, avenue des Peupliers, Paris.

L'Echo de l'Au-Delà et d'Ici-Bas (journal d'union spiritualisle. Bi-mensuel illustré). Directeur, A. VARNEY, 3, rue de Savoie, Paris.

Journal du Magnétisme et de la Psychologie, Directeur, DURVILLE ; rédacteur en chef, Alban DUBET, 23, rue St-Merri, Paris.

El-Hadirah, 19, rue de la Kasbah, Tunis.

JOURNAUX ET REVUES OCCULTISTES

RECOMMANDÉS SPÉCIALEMENT

LANGUE FRANÇAISE

L'Initiation (revue mensuelle), 10, avenue des Peupliers, Paris.

L'Echo de l'au-delà et d'ici-bas (journal bi-mensuel illustré), 3, rue de Savoie, 3, Paris.

Le Voile d'Isis (journal hebdomadaire), 5, rue de Savoie, Paris.

L'Hyperchimie (revue mensuelle), 19, rue Saint-Jean, Douai (Nord). HERMÉTISME, ALCHIMIE

La Thérapeutique intégrale (revue mensuelle), 5, rue de Savoie, Paris. MÉDECINE HERMÉTIQUE, HOMÉOPATHIE (Va paraître incessamment.)

Psyché (Bulletin autopsychique mensuel) 5, rue de Savoie, Paris. COURS HERMÉTIQUES

LANGUE ANGLAISE

The Morning Star. Dépositaire, Chamuel, 5, rue de Savoie, Paris.
(Peter Davidson, Loudsville, White C°, Georgia, U. S. A.)

LANGUE ESPAGNOLE

Luz astral (hebdomadaire, à Buenos-Ayres (République Argentine), 6, pasage Sarmiento.

La Nota Médica, Fuencarral, 26. Madrid.

LANGUE ITALIENNE

Superscienza Via Nuova, 14, Piacenza. *Il Mondo Secreto.*

Luz (revue mensuelle), 82, via Castro Pretorio, Rome

LANGUE TCHÈQUE

Sbornik pro filosofii a okkultismus, à Prague (Bohême), Puch majerova Ul 36.

LANGUE ALLEMANDE

Neue metaphysische Rundschau; in-8° mensuel. Edité par Paul Zillmann, 8 Parkstr. Berlin-Zehlendorf

Das Wort; mensuel. Edité par Leopold Engel, Feurigstrasse, 12-I. Schoneberg près Berlin.

AVIS IMPORTANT. — Tous nos confrères ci-dessus cités et ceux qui voudraient être cités sont priés de reproduire *in extenso* cette liste



Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de l'OCCULTISME et de ses applications

En vente à la Librairie Spiritualiste et Morale 3, Rue de Savoie, PARIS

CONTEMPORAINS

F.-Ch. Barlet	L'Évolution de l'Idée. L'Instruction Intégrale.
Stanislas de Guaita	Le Serpent de la Genèse. Le Temple de Satan. La Clef de la Magie noire.
Papus	Traité élémentaire de Science Occulte. (5me édition). Traité élémentaire de Magie pratique. La Science des Mages. L'Ame Humaine. La Magie de l'Hypnose. L'Ame humaine. Martines de Pascaly. Martinismè et Franc-Maçonnerie.
Diner	La Lumière d'Égypte. La Lumière d'Asie. Esotérisme.

CLASSIQUES

Eliphas Lévi	La Clef des Grands Mystères. Le Grand Arcane ou l'Occultisme dévoilé. Le Catéchisme de la Paix. Le Livre des Splendeurs
Saint-Yves d'Alveydre	Mission des Juifs.
Fabre d'Olivet	La Langue hébraïque restituée. Histoire philosophique du genre humain.
Albert Poisson	Théories et Symboles des Alchimistes.

LITTÉRATURE

Jules Lermina	La Magicienne. A Brûler.
Jean Delville	La Spiritualisation de l'Art. Le. . . . .
Bulwer Lytton	La Maison Hantée

MYSTIQUE

P. Sédir	Jeanne Leade. Jacob Bœhme et les Tempéraments Lés Incantations.

POUR DÉTAIL ET PRIX, S'ADRESSER :

A la Librairie Spiritualiste et Morale, 3, rue de Savoie, PARIS

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
87, boulevard Montmorency,
PARIS-AUTEUIL
DIRECTEUR : **PAPUS**
DIRECTEUR ADJOINT : **Lucien MAUCHEL**
Rédacteur en chef :
F.-Ch. BARLET
Secrétaires de la Rédaction :
J. LEJAY — PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS
PUBLICITÉ : VENTE AU NUMÉRO
3, Rue de Savoie
PARIS

FRANCE,	un an.	10 fr.
ÉTRANGER,	—	12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 87, boul. Montmorency, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction.* Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

L'Initiation est l'organe officiel des centres suivants :

Groupe Esotérique. — Ordre martiniste. — Faculté des Sciences hermétiques. — Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix. — Union Idéaliste Universelle. — F. T. L. (section française).

GROUPE INDEPENDANT D'ETUDES ÉSOTERIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, directeur adjoint, 4, rue de Savoie, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.

Principales Sociétés adhérentes au Groupe

ORDRE MARTINISTE
ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE ✝ CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE
SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

A VELLÉDA

LE P∴ S∴ C∴ AUX F∴ DE LA L∴ VELLÉDA,

SALUT EN יהשוה.

T∴ C∴ F∴

C'est avec un vif regret que j'ai dû me faire représenter à l'inauguration de votre Loge au lieu de m'y rendre en personne.

Une tournée d'inspection de nos formations en Angleterre me retenait loin de Paris. Mais mon regret fut largement compensé par la lecture des beaux discours prononcés à cette cérémonie, et c'est avec joie que j'ai parcouru le résumé des paroles de notre F∴ Sédir, délégué spécialement par le suprême Conseil Martiniste à cet effet.

Grâce à vos paroles, beaucoup de fausses conceptions du Martinisme et de ses tendances, beaucoup de calomnies portées contre l'Ordre ou contre ses fondateurs, prendront fin.





On verra, en lisant vos discours, que le Martinisme ne vient lutter contre aucune société vraiment idéaliste, et qu'il veut rester sur son véritable terrain de centre actif de culture intellectuelle et d'études sérieuses en dehors de toute secte et au-dessus de toutes les superstitions.

Existe-t-il à Paris une Loge maçonnique d'un rite quelconque où l'homme qui veut étudier puisse approfondir le symbolisme de tous les rites et de toutes les initiations, en basant cette étude sur les éléments d'hébreu et de sanscrit indispensables à cet effet? Non, n'est-ce pas?

Eh bien! l'Ordre Martiniste vient fournir aux maçons de tous les rites, comme à tous les hommes animés d'un pur désir, des centres où on ne leur demandera ni serments, ni cotisations (car les officiers payent eux-mêmes et seuls tous les frais) et où le tronc de la veuve ne circule pas. On leur demandera seulement de travailler en camarades, non pas en écoliers, et de se préparer à devenir les guides des frères de l'année suivante.

Nous respectons trop la liberté des opinions pour ne pas laisser à tous nos membres la plus grande initiative et nous avons organisé un enseignement symbolique sérieux et garanti par des thèses et des examens, parce que les maçons français étaient, sous ce point de vue, très inférieurs à leurs frères de l'étranger.

Et cela est si vrai que tous les défenseurs de l'enseignement symbolique qui combattent nos personnes ou nos œuvres ont été des élèves de nos centres et n'en

sont venus à user de la calomnie et des attaques perfides que dans la crainte de voir d'autres maçons devenir plus vite, et mieux qu'eux, compétents en ces études initiatiques dont ils croyaient détenir le monopole. Vous apprendrez, dans nos centres, comment l'initiateur répond par le pardon à l'ancien élève révolté, et comment le temps se charge toujours d'indiquer aux envoyés où se trouve la branche d'acacia qui permet de retrouver le tombeau d'Hiram.

Les faits sont plus probants que tous les morceaux d'architecture. Trois volumes ont été consacrés par les cléricaux à combattre le Martinisme, dont ils redoutent les méthodes d'enseignement, la puissance, et l'organisation, à la fois si large et si fermée.

On considère la France, à l'étranger, comme trop matérialiste et il est nécessaire de montrer qu'il y existe aussi des centres initiatiques chrétiens, en dehors de tout cléricalisme.

Les discussions philosophiques qui forment des esprits libres et des orateurs ardents occupent, dans tous les At∴ Maç∴, une assez grande place pour qu'il soit inutile de faire double emploi.

Mais il était utile de constituer à Paris un enseignement sérieux et méthodique du symbolisme, et voilà ce qu'ont voulu créer les illuminés Martinistes depuis 1887. Nos adversaires les plus acharnés : les cléricaux, ont senti le danger de nos efforts dès le début et n'ont cessé de le signaler et de nous combattre de toutes leurs forces, mais sans pouvoir arrêter notre progression continue. Velléda est la quatrième Loge régulière de l'Ordre Martiniste que nous

ouvrons à Paris, depuis moins de trois ans. Avec le Sphinx, Hermanubis et la Sphinge vous constituez un puissant quaternaire d'expansion.

Et aux anciens élèves mécontents, à ceux qui voudront nier le devoir qu'ont les illuminés d'instruire les formations maç∴ qui s'écartent de leur rôle, répondez en citant ces paroles du F∴ Malapert, orateur du Suprême Conseil du rite Écossais (Chaîne d'union, 1874, p. 85): « Pour la pratique de la vie, « nous avons cherché une formule capable de réunir « toutes les conditions désirables. Celle qui répond le « mieux aux opérations des maçons se lit aujourd'hui « sur le frontispice de nos planches ; elle est relative- « ment neuve, car c'est vers le milieu du siècle der- « nier qu'elle fut précisée par un de nos frères du nom « de St-Martin. La puissance du vrai est si grande « que la devise révélée par Saint-Martin éblouit tous « les yeux. Les trois mots : Liberté, Égalité, Fraternité, *« disposés dans cet ordre, indiquent ce que doit être « une société bien réglée. Tous les ateliers les ont « acceptés et les grands hommes de la Révolution en « ont fait la devise de la République française. »*

Ceux qui, après avoir séjourné dans la chambre du milieu, ont vu les quatre lettres de la parole perdue et retrouvée : INRI, *illuminer les quatre branches de la croix cerclée de roses, ceux-là saisiront l'importance de ces paroles.*

Et vous, Martinistes, mes frères, restez Inconnus pour ceux que vous appelez à la connaissance de la lumière de l'illuminisme et demeurez Silencieux devant les profanes.

C'est à ses qualités de discrétion que notre Ordre doit sa diffusion rapide. Actuellement, pas une contrée civilisée de la terre n'est étrangère à notre influence, purement intellectuelle, et nos délégués généraux et spéciaux, nos journaux dans presque toutes les langues, assurent à l'Ordre la place à laquelle il a légitimement droit, parmi les fraternités d'illuminés avec lesquelles nous avons signé des traités d'alliance, sans distinction de race, de croyance ou de couleur.

Que les maîtres visibles et invisibles de la chaîne vous assistent dans vos travaux, T∴ C∴ F∴, et que votre voie soit toujours l'Invariabilité dans le milieu préconisée par le TCHOUNG-YOUNG des Chinois.

PAPUS.



Au Pays des Esprits [1]

OU

Recherches dans les Mystères de l'Occultisme

ÉCRITES

EN UNE SÉRIE D'ESQUISSES AUTOBIOGRAPHIQUES

Je suis celui qui vit et qui était mort
Et voyez, je suis vivant pour jamais ;

DÉDICACE

*A cette bande de penseurs courageux (cinq cents en nombre) qui ont osé souscrire à l'*Art magique ; *à ceux qui en se déterminant à lire les pages de cette œuvre proscrite ont osé soutenir devant le monde le droit du jugement privé et le devoir de se former des opinions basées sur la connaissance, la candeur et la raison. A ceux qui ont combattu côte à côte avec l'auteur et l'éditeur de l'*Art magique, *la bataille de la libre pensée et de la liberté de conscience contre les forces de l'ignorance du préjugé, de la bigoterie et de la superstition. Ce volume est dédié avec reconnaissance et cordialité,*

par l'AUTEUR.

---

(1) Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs, grâce au dévouement du Dr Marc Haven, quelques larges extraits de l'ouvrage initiatique introuvable *Ghost Land*. La traduction est aussi littérale que possible sans souci du style. L'idée seule est importante. N. D. L. R.

CHAPITRE PREMIER

SUR LE SEUIL

Le seul objet de ces lignes ayant été de présenter à celui qui s'occupe des mystères spirituels quelques expériences d'une nature singulière et exceptionnelle, je me serais fait un plaisir de les rapporter en tant que faits isolés, voire même, aurais-je communiqué leurs curieux détails à tels journalistes spirites qui auraient pu les considérer comme dignes d'une place dans leurs colonnes ; mais, ayant essayé de les arranger sous une forme répondant à ce dessein, j'ai trouvé qu'il était impossible de séparer les portions phénoménales de cette histoire, de la personne qu'elles concernaient le plus immédiatement.

Eussé-je été un simple spectateur des scènes ici détaillées, j'aurais pu aisément les ramener à la forme narrative, mais, comme dans la plupart des cas où je me suis trouvé être soit le médium, par l'intermédiaire duquel se sont produits les phénomènes dignes d'être signalés, comme aussi l'intérêt de ces phénomènes se trouve dériver de l'association avec une histoire consécutive, j'ai estimé qu'il me fallait, soit abandonner le dessein de soumettre le récit de mes expériences au monde, soit consentir à la tâche désagréable de les identifier avec une personne qui a des raisons différentes pour redouter la publicité et qui ne soupire après rien tant que la retraite paisible qui doit précéder le dernier adieu à la terre. Il est arrivé cependant que ma volonté a dû céder à une volonté

qui m'est plus chère que la mienne. Aussi me trouvé-je aujourd'hui obligé, ou bien d'identifier mes aventures spirituelles avec un personnage fictif, ou bien d'accepter l'alternative répugnante d'ajouter aux maints rôles que le drame tragique de la vie m'a contraint de jouer sur sa scène le rôle ingrat d'autobiographe.

Pour beaucoup de raisons qu'il ne m'est pas nécessaire d'énumérer, j'ai une répugnance spéciale pour les œuvres de fiction. La vie est à la fois trop réelle, trop remplie d'événements considérables pour être travestie et vêtue de fictions. La vérité parle à l'âme des natures sincères avec beaucoup plus de sérieux que la fiction,et les récits spirites en particulier,en me montrant la voie vers de nouvelles découvertes où se trouvent engagés les intérêts éternels de la race, sont tout simplement dégradés lorsqu'on y ajoute des inventions fictives. La tendance trop commune à exagérer le merveilleux des phénomènes spirites doit être soigneusement évitée si l'on veut arriver au cœur des vérités si importantes et si peu familières du genre de celles qui se rattachent au côté spirituel de la nature humaine.

C'est avec ce respect de la vérité que j'entreprends la tâche de narrer mes aventures singulières et exceptionnelles. Le seul départ que je me permettrai en dehors de cette ligne d'absolue et austère vérité commencera ma propre identité et celle des personnes avec lesquelles j'ai vécu. Les raisons qui m'obligent à supprimer mon nom réel et à employer tous les moyens possibles pour voiler l'identité de ceux que j'ai connus sont impératives et seraient très bien ap-

préciées si l'on pouvait les très bien comprendre. Sous tous les autres rapports, je m'en vais commencer une histoire sincère de moi-même en tant que je me suis trouvé mêlé aux incidents que l'on me requiert de détailler.

Mon père était un gentilhomme hongrois qui, s'étant cru molesté par le gouvernement régnant de son pays, l'abandonna virtuellement; se trouvant d'autre part allié du côté maternel avec l'un des plus puissants princes natif de l'Inde dont il avait reçu des offres tentantes de distinctions militaires et officielles, il se détermina à se préparer à sa nouvelle carrière par le cours d'études nécessaire en Angleterre; d'où la croyance très répandue qu'il était officier anglais, opinion fortifiée par le fait que pendant maintes années il abandonna son titre, se substitua au rang qu'il avait autrefois occupé dans son pays natal, le titre bien plus honorable que lui avait valu sa valeur militaire sur les champs de bataille de l'Inde, valeur prouvée par les services de la plus extraordinaire bravoure. Avant son départ pour l'Orient, mon père s'était marié à une dame italienne de la plus grande beauté, mais comme il était résolu à conserver son titre hongrois et ses terres toutes maigres qu'elles fussent pour le bénéfice de ses enfants, il laissa son fils aîné, mon seul frère, en Autriche, où il le fit élever à la charge de proches parents. Je suis né sur le sol indou peu de temps après l'arrivée de mes parents, mais comme mon frère aîné mourut quand j'arrivai à l'âge de dix ans, je fus envoyé en Europe pour y prendre sa place, recevoir une éducation européenne et recevoir formellement le vain titre

et l'héritage de nos terres hongroises. Comme mon pauvre père s'obstina toujours à conserver ces inutiles dignités pour ses enfants quoiqu'il les eût méprisées et rejetées pour lui-même, je fus accoutumé dès ma plus tendre enfance à m'entendre appeler comme le chevalier de B... et appris à croire dès la mort de mon frère que j'étais devenu l'héritier d'une noble maison dont en vérité je n'ai jamais bien compris les prérogatives, si ce n'est sous la forme des mêmes molestations, oppressions de tyrannies politiques qui firent de mon père un proscrit et le sujet avoué d'une puissance étrangère.

J'avais environ douze ans, autant que je puis me le rappeler, lorsqu'un jour, tard dans l'après-midi, en retournant du collège où je faisais mes études à B... juste au moment où j'allais passer la porte de la maison où je prenais pension, je sentis une main se poser sur mon épaule, et, me retournant, je me vis face à face avec un de mes professeurs, homme qui durant la période de mes dix mois d'études à cet endroit avait exercé sur moi une influence singulière et irrésistible. C'était un professeur de langues orientales, et, quoique je ne fusse pas légalement inscrit comme élève de sa classe, je le suivais cependant parce qu'un jour il me l'avait soudainement demandé, et aussi soudainement je m'étais senti obligé d'accepter son offre. A partir du moment même où j'entrai dans la classe du professeur von Marx, je m'absorbai dans l'étude de la littérature orientale, et les progrès que je fis dans cette étude tinrent sans aucun doute à mon désir de posséder à fond les sujets dont ces



langues orientales forment la clef. Le matin du jour où commence ce récit, le professeur von Marx m'avait brusquement demandé si j'étais un rêveur : je répliquai par la négative ajoutant que je croyais avoir souvent rêvé de quelque chose, mais que le souvenir de ce que ça pouvait être ne persistait à mon réveil que juste assez longtemps pour me laisser l'opinion que j'avais été quelque part dans mon sommeil, mais que j'avais oublié où. Quand le professeur m'eut touché sur l'épaule, comme je viens de le dire, à ma propre porte, il me dit :

— Louis, mon garçon, n'aimeriez-vous pas avoir des songes dont vous pourriez vous souvenir ? aller en des endroits dans votre sommeil d'où vous puissiez revenir et nous donner des nouvelles ?

— O professeur, m'écriai-je dans ma surprise, cela me serait-il possible, et comment le pourrais-je ?

— Viens avec moi, enfant, reprit mon professeur. J'appartiens à une société philosophique dont l'existence ou tout au moins la nature réelle est peu connue. Nous voulons l'aide d'un bon petit garçon intelligent comme toi, spécialement d'un qui ne soit pas un rêveur conscient. Il y a longtemps que j'ai l'œil sur toi et je crois non seulement que je puis te confier nos secrets, mais même t'y associer, t'instruire dans les merveilles d'une grande sagesse que peu d'enfants de ton âge seraient jugés dignes de connaître.

Flatté par cette confidence et plus que d'habitude secoué par l'étrange frisson qui toujours semblait suivre le contact de la main du professeur, j'acceptai de me laisser conduire jusqu'à ce que j'atteignisse

avec lui le quatrième étage d'une grande maison dans un quartier très tranquille de la ville. Là je fus rapidement introduit dans un appartement de grandes dimensions que subdivisaient des écrans et des rideaux et qui se trouvait à moitié rempli par une assemblée de gentlemen dont je reconnus, à ma grande surprise, plusieurs comme appartenant au collège, d'autres comme appartenant à des instituts littéraires avoisinants et deux autres que je sus être des membres d'une famille princière d'Allemagne.

Il y avait un tel air de mystère et de prudence au moment où nous entrâmes dans la place et quand on me présenta à la compagnie, que j'inclinai à croire que c'était là une réunion d'une de ces sociétés secrètes que, jeune comme je l'étais, je savais être rigoureusement défendues par le gouvernement ; aussi l'idée que je faisais partie d'une assemblée illégale me frappa-t-elle d'un sentiment de terreur et d'un désir angoissant de m'en aller. Ces sentiments, tout inexprimés qu'ils fussent, furent apparemment compris par mon professeur, car il me parla à voix basse, m'assurant que je me trouvais dans une société de gentlemen honorables et respectables, que ma présence là avait été seulement sollicitée pour les assister dans certaines expériences philosophiques qu'ils conduisaient et que bientôt j'aurais tout lieu de me féliciter d'avoir été choisi par leur association.

Tandis qu'il parlait, le professeur avait mis sa main sur ma tête et continua de la maintenir là, d'abord avec une pression qui paraissait légère et accidentelle, mais avant qu'il eût fini de me parler, le

poids de cette main sembla s'accroître à un point presque insupportable. Comme une montagne qui se serait écrasée sur mes épaules, des colonnes d'une substance de feu s'échappant comme une lave des doigts du professeur semblaient pénétrer tout mon être et finalement m'anéantir sous leur force terrifiante, me réduisant à un état où toute résistance, tout appel, ou même toute parole m'étaient impossibles. Un vague sentiment de mort imminente remplissait mon cerveau épouvanté, et une sensation de désir indéfinissable de fuir cette contrainte sous laquelle je me croyais tenu m'opprimait jusqu'à l'agonie. Enfin, il me sembla voir se réaliser mon désir intense d'être délivré. J'étais debout et il me semblait à moi-même que je me tenais debout, libre de l'étreinte du professeur, libre de mon corps, libre de toute chaîne, libre de toute matérialité mais qu'un lien invisible et cependant tout à fait tangible me reliait avec la forme que j'avais devinée, mais qui maintenant comme un vêtement dépouillé gisait dormante dans un fauteuil au-dessous de moi. Quant à mon réel moi-même, je me trouvais balancé dans l'air, comme je pensais tout d'abord, à environ 4 pieds au-dessus et un peu à côté de mon enveloppe mortelle assoupie. Un moment après cependant je m'aperçus que je marchais sur ce qui me semblait être une matière cristalline magnifique, pure et transparente, dure comme du diamant, mais resplendissante, éclatante, lumineuse et éthérée. Il y avait aussi tout autour de moi une atmosphère étonnante. Au-dessus et tout autour de moi je pouvais discerner comme une nuée rayonnante, étincelante



qui enveloppait ma forme, perçant les murailles et le plafond et permettant à ma vue d'embrasser une étendue presque illimitée d'espace comprenant la ville, les champs, les plaines, les montagnes et tout l'horizon avec le firmament au-dessus de ma tête tout émaillé d'étoiles, baigné des doux rayons de la lune paisible.

Tout ce vaste royaume ainsi perçu s'ouvrait devant moi en dépit des murailles environnantes, du plafond et des autres obstacles matériels qui nous entouraient. Obstacles, ceux-ci ne l'étaient plus. Je voyais à travers eux comme s'ils avaient été une mince couche d'air; bien plus, je savais que je pouvais non seulement passer à travers eux sans la moindre difficulté, mais que n'importe quel objet pondérable dans l'appartement, le mobilier lui-même eût-il été soumis à l'action dissolvante de cette nuée de feu rayonnante qui m'entourait, se serait dissous et serait devenu comme moi et comme mon atmosphère si soluble qu'il pouvait passer précisément comme je le pouvais à travers tout objet matériel. Je voyais ou il me semblait voir que j'étais tout force; que j'étais une âme détachée du corps sans plus pour les relier qu'une invisible corde; aussi que j'étais dans le royaume de l'âme, l'âme de la matière, et que du moment que mon âme et le royaume de l'âme dans lequel je me trouvais transporté étaient la force réelle qui maintenait la matière ensemble, je pouvais aussi facilement briser les atomes, les séparer et passer à travers eux, que l'on peut mettre un corps solide au milieu de l'eau ou de l'air.

Soudainement, il me sembla que je voudrais bien

essayer ce pouvoir si nouvellement découvert. M'apercevant que la toque de collège que j'avais portée sur la tête de mon pauvre corps sans vie se trouvait négligemment dans les mains, je fis un effort pour l'atteindre. Pour réussir cependant, je m'aperçus qu'il fallait venir en contact avec une espèce de vapeur bleue étrange que pour la première fois je remarquai émanant de mon corps et l'entourant comme un second lui-même.

Tandis que je considérai ce curieux phénomène, je me sentis porté à regarder les autres personnes se trouvant dans l'appartement et remarquai alors qu'une auréole semblable au second soi-même lumineux émanait de chaque personne. La couleur et la densité de chacune variait; une observation attentive de la nature de ces vapeurs, ou, comme j'ai appris depuis à les appeler, de ces photosphères, m'enseigna que je pouvais correctement discerner le caractère, les intentions et la vie passée de chaque individu.

Je me trouvai si profondément absorbé dans l'observation de ces images, de ces formes, de ces scènes dans les révélations provenant des âmes de ces hommes que j'oubliai mon intention de m'emparer de la toque que mon corps portait, jusqu'au moment où je m'aperçus que les émanations du professeur von Marx d'une teinte rose éclatante semblaient pénétrer et s'unir intimement avec la vapeur bleue qui émanait de ma propre forme. J'observai alors un autre phénomène. Lorsque les deux vapeurs ou photosphères se trouvaient intérieurement mélangées, elles aussi devenaient de la force comme mon âme et comme le royaume de l'âme dans lequel je me trouvais. *Percevoir* dans l'état où

je me trouvais amené, c'était voir, entendre, goûter, sentir et comprendre toute chose d'une nouvelle manière. Je savais que, en tant que mortel, je ne pouvais me servir de plus d'un ou deux à la fois, mais en tant qu'âme je pouvais réaliser toutes ces sensations par l'intermédiaire d'un seul sens maître: la perception; aussi que ce sixième sens sublime et exalté me renseignait infiniment mieux que tous les autres sens séparément pouvaient le faire. Subitement un sentiment de triomphe s'empara de moi à l'idée de connaître et de comprendre si supérieurement aux graves et savants professeurs dans la compagnie desquels j'étais venu comme un timide et peureux enfant, mais que je regardais maintenant avec dédain à cause de leur infériorité de leur connaissance par rapport à la mienne et avec pitié, car ils ne pouvaient avoir idée des fonctions nouvelles et des jouissances qu'elles procuraient et que j'éprouvais en tant qu'âme libérée.

Il se produisit à ce moment une autre révélation que des aventures ultérieures m'ont montrée être profondément vraie! Voici: Comme je viens de le dire, je voyais en caractères distincts et vivants écrits sur mes compagnons les événements de leur vie passée et les intentions qui les avaient fait agir. Aussi clair que le jour il me parut que certaines intentions étaient bonnes et d'autres mauvaises; qu'une série d'actions (celles suggérées par des intentions mauvaises, veux-je dire) produisaient d'horribles difformités et des apparences repoussantes sur la photosphère, tandis que l'autre série d'actions (suggérées par les intentions que je reconnaissais de suite comme droites) semblaient donner

à l'auréole de l'âme un éclat indicible et jeter un tel halo de beauté rayonnante sur tout l'être qu'un vieillard en particulier, qui en tant que mortel était d'un aspect singulièrement disgracieux et flétri, brillait en tant qu'âme dans la lumière de sa noble vie et de ses glorieuses émanations comme un ange parfait. Je pourrrais maintenant écrire un volume sur les découvertes intérieures révélées à l'œil de l'âme et qui sont cachées ou inconnues aux sens corporels. Je ne puis point m'appesantir sur elles maintenant, quoique je pense qu'il serait bien d'avoir écrit maint livre sur ce sujet pourvu que les hommes voulussent les lire et les croire. Auquel cas, j'en ai la conviction, les êtres humains s'éloigneraient du crime épouvantés et terrifiés, voire même abandonneraient leurs mauvaises pensées tant leur hideux se réfléchit sur l'âme, et si tourmentée et souffrante devient la photosphère chargée de mal. Je vis dans la photosphère de certain gentleman d'aspect distingué la représentation de toutes sortes de reptiles les plus immondes et les plus dégoûtants. Ces images semblaient pour ainsi dire se former avec ses émanations vaporeuses, tandis que sur son âme j'apercevais des plaies et des marques effrayantes qui me convainquirent qu'il était non seulement un libertin et un sensualiste, mais un homme imbu des passions les plus basses et les plus repoussantes.

Ce que je vis cette nuit-là m'épouvanta du crime, me rendit odieuse toute mauvaise pensée, toute mauvaise intention et avec tous mes défauts et les imperfections de ma vie ultérieure, je n'ai jamais oublié ou n'ai jamais cessé de régler ma vie selon les terrifiants

avertissements que j'appris alors. Je dois ici déclarer que ce qui m'a pris quinze minutes ou plus à écrire se présenta comme un éclair à ma perception presque tout en même temps, et la compréhension de beaucoup plus de détails que je n'en ai donnés ne me demanda qu'un très petit nombre de secondes.

En ce temps-ci où j'écris, la clairvoyance, comme on appelle aujourd'hui les perceptions de l'âme, est devenue une faculté trop commune pour que sa description détaillée puisse beaucoup intéresser le monde. Il y a trente ou quarante ans, elle tenait trop du merveilleux pour qu'on lui accordât de crédit ; mais je me demande si ceux qui ont alors approfondi ses pouvoirs et ses propriétés ne les étudièrent pas avec une appréciation et une intelligence plus profondes qu'on ne le fait aujourd'hui où cette faculté semble être un don que l'on ne cultive guère dans un autre but que celui de se créer un moyen d'existence et où trop souvent elle donne aux charlatans ou aux diseurs de bonne aventure l'occasion de tromper le public. Mais reprenons mon récit.

Il n'y avait que peu de temps que j'étais délivré des attaches de mon corps endormi et de la main magique du professeur, quand il se courba au-dessus de ma forme et me dit :

« Louis, je *veux* que vous vous rappeliez tout ce qui se passe dans votre sommeil mesmérique; aussi, je veux que vous nous parliez et nous rapportiez autant qu'il est en votre pouvoir tout ce que vous voyez et entendez maintenant.

En un instant, le désir de mon enfance, le seul après



lequel j'avais tant soupiré durant mes heures de veille, savoir : le désir de contempler ma mère bien-aimée dont j'avais été séparé ces deux dernières années, me revint. En même temps que l'image de ma mère se présentait à mon esprit comme un éclair, il me sembla que j'étais transporté rapidement à travers une immense étendue d'eau en face d'une grande cité où l'on pouvait discerner d'étranges constructions et où brillaient, étincelants sous un soleil brûlant, tropical, d'énormes dômes couverts de brillants métaux. Entraîné à travers l'espace, un millier de spectacles nouveaux et étonnants étincelèrent un moment devant mes yeux, puis s'évanouirent. Je me trouvais alors debout à l'ombre d'un groupe de palmiers, les yeux fixés sur une belle dame étendue sur un lit, abritée sous la large véranda d'un bungalow princier, tandis qu'une demi-douzaine d'individus à figure sombre, vêtus de blanc, leurs bras nus et leurs chevilles entourées de bracelets d'or, agitaient d'immenses éventails au-dessus d'elle et semblaient très occupés à la rafraîchir.

« Mère, mère », m'écriai-je en étendant mes bras vers l'image bien connue de l'être qui m'était le plus cher sur la terre. A mesure que je parlais, je m'aperçus que ma voix n'éveillait aucune vibration dans l'air qui entourait la couche sur laquelle reposait ma mère. Je vis une lueur jouer au-dessus de la tête, lueur qui, chose étrange à dire, avait revêtu mon exacte forme, contour et attitude, avec cette différence seulement qu'elle n'était que mon image en miniature. Tandis que cette flamme sautillait au-dessus de son senso-

rium, ma mère leva les yeux de son livre et, les fixant sur le point exact que j'occupais dans l'espace, murmura d'une voix qui me semblait excessivement lointaine : « Mon Louis, mon pauvre enfant, si éloigné, si abandonné, plût au ciel que je te visse maintenant. »

A ce moment, la volonté de mon magnétiseur sembla s'interposer entre moi et ma vision inattendue.

Je surpris sa voix, disant d'un ton sévère : « N'intervenez pas, Herr Eschemmayer, je ne veux pas qu'il voie sa mère, car les nouvelles qu'il nous apporterait d'elle ne sauraient nous intéresser. »

Quelqu'un répliqua, car je compris que le professeur écoutait, quoique, pour une cause qui m'était alors inconnue, je ne puisse entendre aucune autre voix que la sienne. Il parla de nouveau et dit : « Je veux qu'il visite notre société à Hambourg et nous apporte des renseignements sur ce qu'ils font là. » A mesure que ces mots étaient prononcés, je vis, pendant une brève seconde, la forme de ma mère, la couche sur laquelle elle était étendue, la véranda, le bungalow, et tous les objets qui l'entouraient, se renverser comme des formes que l'on verrait dans un miroir retourné, puis la scène tout entière changea. Des villes, des villages, des routes, des montagnes, des vallées, des mers défilèrent devant mon regard amoncelant leurs représentations en un rapide moment et terminant leur défilé panoramique par la vue d'une vaste chambre splendidement meublée assez semblable à celle dans laquelle j'avais pénétré avec le professeur.

Je compris que j'étais à Hambourg dans la maison du baron von S... et que ce personnage avec une



société d'autres gentlemen se trouvaient assis autour d'une table sur laquelle se trouvaient des coupes à boire pleines chacune d'un liquide chaud couleur de rubis, d'où s'exhalait une odeur d'huile parfumée. Plusieurs globes de cristal se trouvaient sur la table, aussi quelques plaques à surface noire, brillante, avec un certain nombre de livres ouverts, les uns imprimés, les autres manuscrits et d'autres encore dont les pages étaient couvertes de caractères de forme antique brillamment éclairés. A mesure que j'entrais ou plutôt qu'il me semblait être porté dans cet appartement, une voix s'exclama : « Un message de Herr von Marx est ici, une âme volante qui portera la parole promise à notre cercle de B... »

« Interrogez-la, répondit une autre voix, quel message apporte-t-elle ? »

« C'est une recrue nouvelle, non initiée dans les sciences sublimes, répondit le premier qui avait parlé, et l'on ne saurait compter sur elle. »

« Laissez-moi lui parler, » interrompit une voix d'un ton et d'un accent singulièrement doux ; là-dessus je me sentis capable de fixer mon sens perceptif si clairement sur le dernier interlocuteur que je saisis parfaitement qui et ce qu'il était et où il se trouvait. Je remarquai qu'il se tenait immédiatement au-dessous d'un large miroir suspendu contre la muraille, miroir monté dans un cadre circulaire couvert de caractères étranges et d'aspect cabalistique. Un rideau de velours noir se trouvait pendant de chaque côté du miroir, dans la ou sur la surface noire et merveilleusement polie duquel je vis la forme miniature d'un être vêtu

d'habits étoilés avec une couronne brillante sur la tête, de longues tresses de cheveux d'or, étincelants comme des rayons de soleil, flottant sur ses épaules et un visage d'une incomparable douceur tel que mes yeux n'en avaient jamais vu ou n'en virent jamais depuis. Je ne saurais dire si cette créature ou cette image voulait représenter un mâle ou une femelle. Je ne savais pas alors, et ne saurais même aujourd'hui, dire si c'était un être animé ou inanimé. Il me semblait être vivant et ses lèvres superbes se mouvaient à mesure qu'il parlait, tandis que ses yeux tristes, luisant d'une lumière étrange, se fixaient sur moi avec une expression de pitié.

Plusieurs voix au ton semblable au ton de voix de petits enfants s'écrièrent d'un accent clair et comme en chœur : « L'Ange couronné parle, écoutez. » Les lèvres de l'image présente dans le miroir semblèrent alors se mouvoir. Un long rayon de lumière s'étendit de ses lèvres jusqu'au beau jeune homme à l'air noble, de dix-huit, ans environ, qui se tenait au-dessous du miroir et quiprononça ces mots de la même voix que j'avais entendue la dernière :

« Dites à Félix von Marx que lui et ses compagnons se livrent à des recherches vaines. Ils dépensent leur temps en inutiles efforts pour la confirmation d'un mythe, ils ne récolteront que les fruits amers du désappointement et du ridicule. L'âme de l'homme est un composé de la vie essentielle des esprits élémentaires et, comme les créateurs et auteurs de son être, ne peut conserver une vie individualisée qu'autant que le véhicule de l'âme persiste et garde son intégrité. Si les

esprits des éléments, les astres et les mondes n'ont pu, durant des âges sans nombre, découvrir le secret de l'être éternel, comment un simple composé vaporeux, fait de leur essence exhalée telle que l'âme de l'homme, pourrait-il atteindre le but qui leur a été refusé ? Éloignez-vous, présomptueux ! La vie n'est qu'une condition transitoire de combinaisons, la mort n'est qu'un état final de dissolution. L'être n'est qu'une éternelle alternative entre ces changements, et l'individualité n'est le privilège de l'âme qu'une fois seulement dans l'éternité. Regardez mon compagnon terrestre et dépeignez-le de façon que les maîtres qui vous ont envoyé sachent que l'ange couronné a parlé. »

Comme il l'avait ordonné, je regardai et remarquai que le jeune homme qui parlait ou semblait parler en harmonie rythmique avec l'image du miroir portait un fantastique habit de mascarade différent de ceux de toutes les autres personnes présentes. Lui de son côté semblait mû par le désir de rendre ma présence sensible à ceux qui l'entouraient comme elle l'était à lui-même. J'observai alors que ses yeux se fixaient intelligemment sur les miens comme s'il me voyait et me reconnaissait ; tandis que les regards des autres personnes présentes rencontraient les miens comme s'ils eussent regardé dans le vide. Ils ne pouvaient pas me voir.

« Ame volante », s'écria le jeune homme s'adressant à moi d'une voix de commandement, « ne pouvez-vous nous donner le signal ordinaire ? » Instantanément je remarquai que d'obscures vagues formes, semblables à des images photographiques à demi effacées, étaient



fixées dans l'air et dans l'appartement ? Je vis que c'étaient des formes composées de l'essence d'âme, qui, comme la mienne, avaient visité cette chambre et, comme la mienne, avaient laissé leur trace derrière elles. D'après les apparences qu'elles présentaient ainsi, je compris cependant la nature des signaux qu'ils avaient donnés et ce que l'on demandait maintenant de moi. Instinctivement j'eus la volonté de faire passer au jeune homme un long souffle ou essence de vie émanant de moi, en même temps que je remarquai que sa photosphère était de la même teinte rosée que celle du professeur von Marx. Je vis la vapeur bleue provenant de ma forme s'exhaler comme un nuage sous l'effort de ma volonté, se mêler à sa photosphère et se précipiter vers les extrémités de ses doigts, vers ses pieds, ses cheveux, sa barbe et ses cils.

Il mit sa main sur un petit trépied de différentes espèces de métaux placé près de lui, et, sous la direction de ma volonté, cinq ondées de l'essence de vie furent déchargées de ses doigts, résonnant comme de claires et distinctes détonations à travers l'appartement.

Toute l'assistance tressaillit et une voix remarqua : « Le messager a été ici ! »

« Et est parti, » ajouta le jeune homme, tandis que brusquement je tombai dans l'inconscience parfaite.

CHAPITRE II

> « L'original de toute chose est une chose. La création est un tout. Les différences qu'un mortel voit ne sont différences qu'à l'esprit fini. »
>
> FESTUS.

A mesure que je me rappelle les aventures singulières qui marquèrent ma première jeunesse, il me semble à moi homme ayant atteint le méridien de la vie que ce n'est qu'hier que j'étais le jeune garçon de douze printemps que conduisait à la maison la main du professeur von Marx dans la nuit mémorable où pour la première fois je compris les merveilles de l'influence magnétique et de la lucidité somnambulique que je viens de détailler dans l'expérience du chapitre précédent. De semblables expériences furent constamment répétées durant une période de six années pleines. Aussi ne me proposè-je pas de les récapituler seriatim, mais m'efforcerai-je d'occuper le temps de mon lecteur avec plus de profit, en lui présentant le résumé des révélations que ces six années de pratiques occultes me découvrirent.

La nuit même où se fit ce que je puis appeler mon initiation dans la société à laquelle appartenait le professeur von Marx, ce gentleman m'informa, tandis que nous retournions à nos logis, que l'état d'inconscience dans lequel j'étais tombé après ma visite spirituelle à Hambourg était dû au manque de force néces-



saire pour soutenir mon système, vers la fin de la séance.

Il ajouta que, à mesure que je deviendrais plus fort et plus accoutumé au contrôle magnétique, je pourrais jouir du privilège de conserver le souvenir de ce qui s'était passé ; et qu'au cas où cette force me manquerait, ce qui pouvait arriver, il me rafraîchirait la mémoire en me relisant les memoranda qu'il gardait de chaque séance et qui constituait une mine de renseignements qu'il avait l'intention de transcrire et de corriger en ma présence.

En exécution de cette promesse, le professeur dépensa quelques heures chaque semaine avec moi. Il me permit de lui poser n'importe quelle question se présentant à mon esprit, et comme il semblait prendre un plaisir singulier à expliquer la philosophie se rattachant aux faits qu'il rapportait, je me trouvai bientôt en possession des opinions entretenues par la société avec laquelle je me trouvais associé contre mon gré.

Le professeur von Marx n'était pas seulement un membre de cette société qu'a décrite sir Jung Stilling dans ses visions, mais il appartenait aussi à plusieurs autres, toutes plus ou moins adonnées aux pratiques du magnétisme animal et minéral. L'association particulière dans laquelle je fus tout d'abord introduit constituait la branche allemande d'un ordre secret très ancien dont pas plus moi qu'aucun être humain n'a l'autorisation de mentionner le nom et les traits distinctifs, voire même de l'indiquer plus explicitement que je ne le fais dans les pages suivantes :

Plusieurs savants, ainsi que de laborieux étudiants des mystères les plus profonds de la vie, avaient transmis de génération en génération le résultat de leurs investigations et les opinions qu'ils avaient déduites de leurs expériences. Cette société, que j'appellerai, pour la distinguer, « la Fraternité berlinoise », tout en conservant le fruit des expériences de leurs prédécesseurs, en était arrivée à adopter les éléments suivants de philosophie : ils croyaient que tout fragment de matière dans l'univers représentait un atome correspondant d'existence spirituelle ; que ce royaume d'être spirituel était l'essence, la force et la substance réelle de l'être matériel ; mais que tous deux devaient inévitablement se dissoudre ensemble, se résolvant tous deux de nouveau dans leurs parties composantes lors du changement chimique appelé mort.

Ils reconnaissaient que le royaume de l'être spirituel était ordinairement invisible à l'être matériel, qu'on ne le connaissait que par ses effets, attendu qu'il est le principe actif auquel est soumise la matière ; mais des expériences répétées leur avaient fait découvrir que les formes spirituelles ne pouvaient devenir visibles à l'œil matériel que dans certaines conditions dont la plus favorable était le somnambulisme que l'on obtient dans le sommeil magnétique. Cet état, avait-il trouvé, pouvait être amené par des drogues, des vapeurs et des essences aromatiques ; d'autre part, par des charmes tels que la musique, le fait de regarder attentivement dans des cristaux, les yeux des serpents, dans de l'eau courante ou dans toute

autre substance brillante. Parfois cet état peut être causé par la griserie qu'anime la danse, le fait de tourner en rond ou des bruits assourdissants ; mais la méthode la meilleure et la plus efficace d'élever l'esprit à ce monde supérieur et de plonger le corps dans le sommeil était, comme ils l'avaient prouvé, d'utiliser le magnétisme animal. Ils enseignaient dans les royaumes de l'existence spirituelle qu'il existait des êtres qui composaient les parties fragmentaires et non organisées de l'humanité, aussi bien que des êtres d'ordre supérieur à cette humanité. C'est ainsi que, de même que l'homme est composé de substances terrestres, de tissus végétaux, d'éléments minéraux, atmosphériques et aqueux, de même tous ces êtres avaient des royaumes d'existences spirituelles parfaitement en harmonie avec leurs qualités et leurs fonctions particulières. D'où ils alléguaient qu'il y avait des esprits terrestres ; des esprits de l'onde, du feu, de l'air ; des esprits d'animaux divers ; des esprits de la vie végétale dans toutes ses variétés ; des esprits de l'atmosphère ; et des esprits planétaires sans limite et sans nombre. Les esprits des planètes et des mondes plus élevés que la terre prenaient rang bien avant ceux qui habitent celle-ci ou son intérieur. Ces esprits étaient plus puissants, plus sages, plus clairvoyants que les esprits terrestres ; leur terme d'existence s'étendait aussi plus loin comme durée ; mais pas plus aux uns qu'aux autres la fraternité n'attribuait le privilège de l'immortalité, et cela encore bien moins à l'essence fuyante et complexe qui formait le principe vital de l'homme. Supposons cependant que,

de même que l'âme de l'homme était composée de tous les éléments qui entraient dans la composition de son corps, de même son esprit était en somme trop supérieur aux esprits de la terre, de l'eau, des plantes, des minéraux, etc., pour entrer en communion avec eux, était considéré par la Fraternité comme une vue légitime et nécessaire pour ceux qui voulaient prétendre à une pleine compréhension des départements spéciaux de la nature dans lesquels se trouvaient ces existences embryonnaires. C'est ainsi qu'ils évoquaient leur présence au moyen de rites magiques et cherchaient à les dominer dans le but de leur arracher la compréhension parfaite des secrets de la nature et le pouvoir de leur commander. Tandis que, par des conversations répétées avec mes nouvelles connaissances, je trouvais que chacun d'eux niait énergiquement la continuation de l'existence de l'âme après la mort, ils croyaient encore que l'essence de l'âme s'affinait en entrant dans des formes organiques et ainsi que nos essences, mais non pas nos individualités, étaient absorbées par des organismes plus élevés que celui de l'homme et formaient en dernier ressort des portions de cette race d'êtres élevés qui présidaient au destin des nations et communiquaient de temps en temps avec l'âme de l'homme en tant qu'esprits planétaires. Ils enseignaient que les esprits élémentaires, de même que l'essence de l'âme chez l'homme, disparaissaient par l'action de la mort, mais, de même que cette essence de l'âme, ils pouvaient progresser en atteignant à l'existence dont certaines formes étaient plus tard absorbées par des organismes plus élevés et finale-



ment contribuaient à constituer l'esprit de l'homme.

Étrange et même fantastique comme la croyance ci-dessus exposée peut apparaître aux sceptiques, aux matérialistes ou aux spiritualistes, permettez-moi d'assurer toutes ces différentes classes de penseurs que ces vues sont bien plus généralement acceptées que les simples faits de l'histoire ou de la biographie n'amèneraient l'humanité à croire.

J'ai conversé avec les esprits les plus élevés des écoles allemandes dans beaucoup de sphères de la pensée et les ai trouvés incapables de combattre les faits que j'avais à leur montrer, je les ai forcés à admettre la plausibilité de ma théorie en tant qu'explication de maints problèmes qui autrement resteraient insolubles dans la nature. La Société à laquelle je fus présenté par le professeur von Marx n'était pas la seule qui entretenait ces vues. En Arabie, dans l'Inde, l'Asie Mineure, la Hongrie, la Bohême, l'Italie, la France, la Suède, la Grande-Bretagne, la Kabylie existent des sociétés secrètes où ces croyances sont acceptées et quelques-unes des expériences que je vais raconter se sont produites dans la grande Babylone du matérialisme, durant une visite que je fis avec le professeur von Marx en Angleterre.

Le professeur était extrêmement généreux et distribuait d'une main prodigue les moyens qu'il possédait en abondance. Causant un jour avec moi au sujet de ses dépenses exagérées, il fit insouciamment cette remarque :

« Il y a dans mon organisme cette qualité minérale, mon cher Louis, qui attire à moi et soumet facile-

ment à mon contrôle les esprits élémentaires qui gouvernent les royaumes minéraux. Ne vous ai-je pas informé de la façon invariable avec laquelle je puis juger de la qualité de mines, quelque distantes soient-elles ? Ne vous ai-je pas dit combien souvent il m'est arrivé, comme par hasard, de tomber sur des trésors cachés, et avec quel bonheur constant mes placements et mes spéculations ont abouti à des succès financiers ? Louis, j'attire l'argent parce que j'attire les éléments minéraux et les esprits qui règnent dans ce royaume de la nature.

Je ne cherche ni n'ambitionne la richesse ; j'aime les pierres précieuses pour leur beauté et leurs vertus magnétiques, mais l'argent pour sa pure possession, je le méprise. Fussé-je aussi mercenaire de caractère que je suis puissant quant aux moyens d'amasser des richesses, je pourrais être plus riche que Crésus et commander une bourse plus longue que celle de Fortunatus.

— N'est-ce pas étrange, maître, répliquai-je, que la caractéristique de votre nature physique, savoir, le pouvoir d'attirer les richesses comme vous le dites, n'ait pas trouvé un désir correspondant dans votre âme ?

— Pas du tout, mon Louis ; au contraire, la nature est purement harmonieuse, étant toujours en équilibre dans tous ses efforts. N'avez-vous pas remarqué combien souvent la possession d'un don spécial est accompagnée par une indifférence à sa possession ?

Les grands chanteurs, les grands musiciens et même les poètes, les peintres, les sculpteurs estiment



rarement leurs dons au même point que le monde qui en jouit. Ils sont toujours mécontents d'eux-mêmes et, à moins que le monde ne les loue, ne les applaudisse et les récompense, ils ne trouvent que peu ou pas de récompense intérieure du fait du pur exercice de leur faculté, et ainsi en va-t-il de tous les dons de la nature. Une grande force physique accompagne rarement une grande vigueur d'idée ou la profondeur de l'intelligence; le muscle et le cerveau font rarement bonne compagnie; de même les fluides magnétiques qui attirent vers mon être physique les trésors métalliques de la terre ne trouvent pas de correspondance dans les attractions magnétiques de mon esprit, tandis que, si j'étais constitué de telle façon que la force qui attire vers moi le service des esprits des métaux me manquât, mon âme s'en apercevrait et soupirerait après la satisfaction de ce besoin en un constant désir d'argent et de trésors. »

Et c'est pour cela, comme je le croyais alors, que le professeur von Marx était riche, mais ne se souciait ni ne faisait cas de ses richesses, alors que tant de millions d'individus, qui ne possèdent pas dans leur organisme cette qualité minérale particulière qui, selon l'enseignement de la Fraternité, était nécessaire pour attirer les richesses, soupirent après leur possession et cependant passent vainement leur vie à leur recherche.

Il devient nécessaire, pour le bénéfice des quelques étudiants en mystères psychologiques qui peuvent lire ces pages, que je développe ici aussi brièvement que possible, les particularités de mon association



avec la Fraternité de Berlin qui les attirèrent à moi.

Ils croyaient, et à juste titre, que l'essence spirituelle de l'homme appelée âme est susceptible de jouer un rôle indépendant jusqu'à un certain point du corps; que, quand le corps est hypnotisé ou se maintient en repos parfait sous l'action du sommeil mesmérique, l'esprit libéré de son contrôle acquiert des fonctions d'ordre supérieur parmi lesquelles le pouvoir de traverser l'espace et de regarder les objets à travers la lucidité de la lumière spirituelle. Le professeur von Marx avait, grâce à certains signes familiers aux magnétiseurs habiles, découvert que j'étais un sujet pour des expériences magnétiques.

Ma puissance en tant que clairvoyant excéda celle qu'il avait anticipée; aussi mes services à la Fraternité furent-ils hautement appréciés. Depuis que les pratiques de Mesmer leur étaient familières, ils avaient toujours pris plaisir à les étudier en support de leur théorie favorite qui était que l'essence de l'âme de l'homme pouvait apparaître faire des signes, des bruits, des remuements en des endroits distants du corps; qu'à certains moments, lorsque ces essences d'âmes disparaissaient soudainement comme par l'action d'une mort violente, elles s'attachaient à des choses et à des places terrestres et *pendant un temps* pouvaient conserver une sorte d'existence vague, obscure, qui finalement s'évanouissait, dissipée dans l'espace pour être retirées du grand réservoir des essences spirituelles et infusées dans d'autres âmes. Maintenant les membres de la Fraternité insistaient sur cette opinion que ces essences d'âmes qu'ils appelaient le double et plus

fréquemment l'esprit atmosphérique, apparaissant occasionnellement à la fois avant et après la mort d'individus, expliquaient cette vaste question des spectres, des fantômes, des apparitions, des lieux hantés, et du surnaturel en général.

Le fait que l'esprit atmosphérique languissait souvent autour de la terre après la mort du corps pouvait être vu, entendu et senti, ne pouvait prévaloir contre leur théorie que l'immortalité était une fiction et que l'âme mourait avec le corps. « C'était purement l'esprit atmosphérique, un vague reste de l'âme, disaient-ils, qui s'est jamais vu ou manifesté dans le royaume des esprits ; et ceci n'était pas une existence permanente, intelligente, mais simplement une relique temporaire de l'organisme détruit comme le parfum qui persiste un moment là où était la fleur. » Au moyen d'expériences répétées et patientes avec leurs sujets magnétiques, ils avaient trouvé qu'ils pouvaient envoyer le double ou esprit atmosphérique très loin dans le sommeil somnambulique et que celui-ci pouvait être vu, entendu et senti précisément de la même manière que les spectres que l'on prétend s'être manifestés dans les contes de surnaturel.

Un certain jour, la compagnie m'ayant plongé dans un sommeil profond à l'aide du magnétisme vital et des vapeurs de gaz oxyde d'azote, ils ordonnèrent à mon esprit atmosphérique d'aller en compagnie de deux autres sujets lucides à un certain château en Bohême, où résidaient de leurs amis, et une fois là de faire du tapage en jetant des pierres, en soulevant des corps lourds, en poussant des cris, des gémissements

ou en frappant lourdement des pieds, etc., etc. Je déclare ici énergiquement, et sur l'honneur de quelqu'un entièrement dévoué aux intérêts de la vérité, que ce tapage fut fait et fait par mon esprit et ceux de deux autres êtres encore vivants, une jeune fille et un garçon sujets de la société; et quoique nous, en tant qu'individus, nous ne nous rappelions rien de tout ce que nous avions fait, nous fûmes peu après mis en présence d'un long et surprenant récit de journal sur les hantises du château du baron von L... dont nous étions les auteurs.

Dans un ouvrage consacré à la relation de récits occultes que j'ai dans ma bibliothèque en ce moment, j'ai trouvé une narration des manifestations, comme on les appelait, qui se produisirent à trois occasions différentes en un certain château en Bohême. L'écrivain attribue ce tapage à des esprits désincarnés, mais, dans le cas particulier en question, j'insiste à dire que les esprits atmosphériques de la Fraternité de Berlin étaient les auteurs des faits rapportés. Les expériences de ces graves gentlemen n'étaient poursuivies ni dans un but d'amusement, ni pour mal faire, mais seulement en vue d'en tirer le *rationali* d'une science psychologique. Je dois confesser qu'ils poursuivaient leurs expériences sans remords et sans considération pour les sentiments des autres; et comme nous étions tous tenus au secret par les serments les plus solennels, il n'y avait que peu ou pas de chance qu'une solution à n'importe quel des mystères survenu dans notre cercle pût s'échapper de son enceinte charmée. J'écris aujourd'hui à une période de près d'un demi-siècle



après les événements suivants : il n'y aura donc aucune inconvenance à ce que je rappelle, à quelques personnes ayant pu garder souvenir de l'événement, le scandale qui survint il y a cinquante ans environ dans une ville de Russie, scandale concernant un gentilhomme très adonné à l'étude des arts occultes, qui fut accusé d'avoir mis à mort une jeune paysanne qu'il avait pendant quelques mois soumise à ses expériences magiques et dans le but de savoir si son esprit atmosphérique violemment rejeté du corps dans la vigueur de sa vitalité ne pouvait pas voltiger sur la scène de la mort et faire des manifestations perceptibles aux sens de la vue et de l'ouïe. La rumeur populaire concernant ce sacrifice barbare était que le gentilhomme en question avait séduit la malheureuse paysanne et, après avoir mis en péril son âme immortelle par ses arts magiques, avait sans pitié détruit son corps de peur qu'elle ne le trahît.

Il était certain que le gentilhomme en question avait été accusé de meurtre, jugé et acquitté comme il est à supposer que tout autre puissant gentilhomme à sa place aurait été. Cependant les résultats étaient que d'étranges et horribles bruits se produisaient dans son château. Les domestiques épouvantés alléguaient que l'esprit de la victime avait pris possession de la demeure de son meurtrier et que chaque nuit ses cris sauvages et sa forme ensanglantée fuyant à travers les galeries et les corridors « rendaient la nuit hideuse » d'épouvante, et empêchaient de dormir les paysans des alentours. La rumeur ajoutait que le fantôme, spectre ou « esprit atmosphérique », quoi qu'il pût être,

n'avait point disparu pendant des années, et que l'adepte qui avait eu recours à d'aussi terribles méthodes pour satisfaire sa soif insatiable de connaissances occultes avait payé un châtiment terrible pour ce qu'il avait cherché. Torturé par l'horrible fantôme qu'il avait évoqué, son esprit succomba et il devint une simple épave. A l'époque où commencèrent nos expériences avec la Fraternité, cet homme, qui avait été autrefois un membre honoré de leur société, était enfermé comme un fou incurable, tandis que son château et ses terres étaient abandonnés par son héritier à la possession du terrible fantôme et de l'esprit destructeur de la négligence et de la dilapidation.

Ce fut sur l'ordre de mes collègues qu'une nuit, pendant le sommeil magnétique, je visitai la cellule du fou et, me trouvant chargé de par le pouvoir des membres de leur force magnétique combinée, je la projetai sur le maniaque, et par ce moyen, tandis que son corps souffrant dormait tranquillement, je pus retourner à notre « sanctuaire » avec son esprit ; et des rapports des actes de cette nuit j'extrais les minutes suivantes de ce qui se passa. J'appellerai « grand maître » celui dont il ne m'est pas permis de nommer les fonctions sur mon honneur et qui questionna ainsi l'âme volante du maniaque comme en ces occasions nous l'appelions toujours ainsi :

Le grand maître. — Avez-vous tué le corps de A. M... ? répondez la vérité.

L'âme volante. — Oui.

G. M. — Dans quel but et comment ?

A. V. — Dans le but de m'assurer si l'esprit atmos-

phérique plein de vie pouvait rester avec moi. Je la tuai d'un coup soudain de façon à laisser échapper toute la vie à la fois, et au moyen de passes mesmériques j'extrayais son esprit de la forme morte.

G. M. — Vîtes-vous cet esprit passer ?

A. V. — Oui.

G. M. — Quelle était son apparence ?

A. V. — Exactement semblable au corps. Il avait seulement revêtu un aspect d'homme et de supplication terrible à voir.

G. M. — Est-ce que cet esprit resta avec vous et combien de temps ? Vous obéit-il ? Agissait-il intelligemment ou agissait-il d'une façon purement automatique ?

A. V. — Mortels, SACHEZ QU'IL N'Y A PAS DE MORT ! Je ne tuai pas A. M. Je ne fis que détruire le temple dans lequel son âme résidait. *Cette âme est immortelle et ne peut mourir.* Je m'aperçus de cela au moment même qui suivit celui où elle abandonna son corps, car elle me regarda, me parla et me fit des reproches. O Dieu du ciel, saints et anges, ayez pitié de moi ! Cette âme me parla aussi intelligemment, mais avec une puissance infiniment plus grande que si elle avait été terrestre. Elle n'était pas morte. Elle ne pouvait pas mourir ; elle ne mourra jamais, et c'est ce qu'elle me dit sur-le-champ ; mais ah ! misère de moi ! comme je tombai épouvanté et frappé d'une horreur indicible dans un évanouissement profond à mesure que l'esprit s'approchait de moi, j'entrai dans le pays des âmes immortelles. Là je vis maintes personnes que j'avais cru mortes, mais qui étaient toutes encore



vivantes. Là aussi je vis l'âme encore vivante et resplendissante de gloire de mon ancien pasteur Michael H... D'une voix sévère mais pitoyable il me dit que j'avais commis un grand et irréparable crime; que tout crime était impardonnable et pouvait seulement être effacé par expiation personnelle et non par une expiation substituée comme il l'avait faussement enseigné, tandis qu'il était sur la terre; que mon seul moyen d'expiation était de souffrir et de souffrir à propos et en rapport avec mon horrible crime; que, attendu que la pauvre victime, dont la vie terrestre avait été interrompue par mon acte, aurait à passer le terme de cette vie dans une sphère terrestre, son magnétisme réellement attiré, comme je le pensai, à l'endroit où sa vie avait été prise, continuerait à me hanter et à répéter en vision la dernière et affreuse scène du meurtre jusqu'à ce que l'essence de sa vie s'évanouisse, jusqu'à ce que son esprit devienne libre de quitter la terre, et de s'élever comme il le voulait à des sphères plus hautes. D'autres fois mon sévère interlocuteur m'informa que je verrais l'âme réelle vivante de ma victime, et qu'alors ce serait sous la forme d'un ange pitoyable cherchant à me secourir; mais qu'encore plus souvent je verrais seulement le « spectre » et que celui-ci m'apparaîtrait comme au moment de la mort sous une forme vengeresse, en partie émané de ma propre mémoire, en partie émané de l'aura magnétique de ma victime et rappelant toujours la forme et les circonstances de mon épouvantable crime. Mortels, j'aurais beaucoup plus à vous dire des royaumes terrifiants qui sont au delà de la



tombe et du lien solennel qui relie la vie à la mort, mais je n'ose pas parler davantage. Les êtres mortels apprendront bientôt cela par eux-mêmes; car les âmes des immortels se préparent à établir un pont sur le golfe de la mort et les hommes et les esprits le traverseront et le retraverseront encore. En attendant, vous êtes des aveugles conduisant des aveugles ; vous vous décevez vous-mêmes avec une vaine philosophie et vous décevez tous ceux auxquels vous l'enseignez. Il n'y a pas de mort! Il faut que je parte. Écoutez, on m'appelle!

Les lignes qui suivent à propos de cette étrange révélation de l'âme volante du maniaque ajoutent :

« Il semblerait que le corps eût été troublé dans son somnambulisme et l'âme rappelée ; mais nous n'aurions rien gagné à prolonger cette entrevue, car évidemment cette âme dans ses intervalles lucides était retournée à l'ancienne et fausse philosophie dans laquelle son enfance avait été élevée, savoir la croyance *mythique* dans son immortalité.

« Les esprits des fous peuvent être évoqués et toujours parlent et pensent rationnellement lorsqu'ils sont libérés de leur corps déséquilibré ; mais nous notons que très communément ils retournent aux périodes rudimentaires de leur existence et généralement insistent sur le mythe populaire de l'immortalité.

« Peut-être sont-ils en rapport avec les opinions prédominantes des hommes et sont-ils persuadés de répéter des idées admises. Il n'y a rien cependant à gagner à de telles expériences. »



CHAPITRE III

CONSTANCE

Dans les bâtiments du collège occupés par les professeurs et les employés attachés à l'université dont j'étais devenu un étudiant, résidait un professeur de mathématiques que je désignerai sous le nom de professeur Muller. Ce gentleman occupait un rang distingué dans la science et se trouvait aussi membre de la société secrète dont moi-même et le professeur von Marx faisions partie. C'était un homme sournois, froid, antipathique et, quoique estimé pour sa valeur scientifique et considéré par notre société comme un opérateur mesmérique puissant, il était généralement détesté et était particulièrement un objet de répulsion pour les « sensitifs » qu'il magnétisait quelquefois. Le professeur von Marx m'avait toujours soigneusement isolé de toute influence magnétique autre que la sienne, et quoique par suite je n'eusse jamais à me soumettre au contrôle de Herz Muller, sa présence même m'était si antipathique qu'on avait remarqué que ma lucidité était profondément troublée lorsqu'il se trouvait dans le voisinage. Cependant il n'assistait pas souvent aux séances dans lesquelles j'étais engagé ; quoiqu'il appartînt à notre groupe aussi bien qu'à d'autres où je n'étais pas admis. Le principal intérêt du professeur Muller à mes yeux était sa parenté à une charmante jeune femme plus âgée que moi de quelques années, mais pour laquelle je nourrissais un



sentiment que je puis seulement assimiler aujourd'hui à l'adoration d'un humble fidèle pour son saint ; et vraiment Constance Muller était digne de trôner dans n'importe quel cœur comme son ange tutélaire. Elle était belle, blonde et semblait aussi fragile qu'un lis ; douce, timide et effarouchée comme un paon : et quoiqu'elle résidât avec son austère et rébarbatif oncle dans les bâtiments du collège et qu'elle remplît pour lui les fonctions de femme de ménage, peu parmi les autres résidents l'avaient jamais vue, excepté en de furtifs et rapides moments, et aucun des membres de l'université, excepté un, n'avait joui du privilège d'entretenir des relations personnelles directement avec elle. Cet être unique et si hautement favorisé était moi-même.

J'avais fait la connaissance de cette charmante demoiselle en plusieurs fois, alors que j'étais envoyé de la part de mon ami Herz von Marx pour porter des messages à son oncle ; pensant, je présume, que mes jeunes années mettraient nos relations à l'abri de toute possibilité de scandales ou de bavardages, la belle et solitaire petite fée avait daigné m'accorder quelque légère attention, ce qui finalement amena entre nous une chaude amitié à la fois sincère et agréable.

Constance Muller était une orpheline pauvre et ne dépendait que de son unique parent Herz Muller. Jeune comme elle était, je sentais l'injustice non moins que l'inconvenance qu'il y avait pour une jeune demoiselle si délicatement élevée, douée d'instincts sensitifs aussi fins, à être amenée dans un tel milieu et

assujettie à une vie comme celle qu'elle menait dans l'université. Elle ne se plaignait pas cependant, elle m'avait simplement appris que, par la mort de son père, un pauvre professeur de langues, elle en était venue à compter uniquement sur son oncle ; elle espérait, un jour venant, l'amener à l'aider à s'établir comme professeur de musique. Aussi lui était-elle trop reconnaissante de sa protection temporaire pour insister à ce qu'il lui choisît une autre vie ; elle voulait attendre qu'il fût disposé à favoriser ses désirs. Quant à moi, j'écoutais ses remarques sur ce chapitre avec d'étranges pressentiments. Ma conviction secrète était que l'austère étudiant de choses occultes avait amené cette belle jeune créature dans le collège poussé par des motifs ultérieurs dont sa dévotion aux études magiques formait l'idée dirigeante. Je puis ici, aussi bien qu'à n'importe quelle partie de mon récit, déclarer que, quoique profondément intéressé, je dirai même réellement épris des recherches vers lesquelles mes facultés de clairvoyance m'avaient poussé, je n'avais jamais, dès leur commencement même, eu la satisfaction de me persuader que ces études étaient légitimes ou salutaires aux esprits qui s'y engageaient. J'avais la foi la plus aveugle dans l'intégrité et la sagesse du professeur von Marx aussi bien qu'une confiance entière dans son affection et les soins paternels qu'il prenait de moi ; mais là s'arrêtait ma confiance à n'importe lequel de mes associés.

Quoi qu'il en soit, ils me semblaient tous être des hommes sans âme. C'étaient tous des chercheurs dé-

sespérés, déterminés du côté des royaumes de l'être avec lesquels la terre n'avait pas de sympathie et qui, en conséquence, avaient détruit en eux-mêmes tout sentiment humain ou toute émotion humaine.

Pas un seul dont je me rappelle ne manifesta jamais des sentiments affectueux ou sembla se plaire aux relations de société. C'étaient des hommes d'esprit profond, philosophique, isolés du reste du monde, poursuivant par pure nécessité, ou comme un manteau jeté sur les secrets effrayants de leur existence, des études scientifiques, et cependant, dans le tréfonds de leur nature, ils étaient perdus à la terre et aux douceurs humaines ; vivant parmi les hommes, mais ne participant pas plus à leurs vices qu'à leurs vertus.

Dans leur compagnie, je me sentais abandonné, seul de mon espèce. Lié, enchaîné comme un Prométhée aux royaumes des existences mystérieuses que ces hommes avaient soumis à leur service, je m'imaginais souvent être une âme condamnée, arrachée à jamais au commerce tendre et confiant, aux tendresses et à la vie confiante des mortels et plongée dans un océan de terreur et de mysticisme d'où nul ne pouvait me secourir.

Si la connaissance que j'avais payée si cher était vraiment la réalité, il y avait des fois où je pensais qu'il n'était ni bon, ni légal pour l'homme de la posséder.

J'enviais souvent l'inconscience paisible du monde extérieur et serais volontiers retourné à la simple foi de mon enfance pour clore alors mes yeux dans le sommeil éternel plutôt que de m'éveiller pour re-

trouver. cette inquiétude terrible qui me possédait depuis que j'avais dépassé les limites sûres du visible et que j'étais entré dans les espaces illimités de l'invisible.

Et maintenant, Dieu me garde, Constance, la belle, la douce, l'affectueuse orpheline, Constance qui soupirait tant après de l'affection que dans son isolement elle était satisfaite de s'attacher à un jeune garçon comme moi, Constance était destinée à devenir leur victime. On devait l'amener vers ces royaumes froids, qui n'ont rien de terrestre, des existences des esprits à moitié formés ; elle devait perdre tous ses précieux attributs féminins, et de ses regards fixes, sauvages percer l'invisible, se fixer loin des visages des mortels ses semblables pour contempler les linéaments grotesques des gnomes. Les formes des sylphes et les horribles rudiments d'êtres imparfaits qui remplissent les royaumes de l'espace et qui par pitié ont été cachés aux yeux des vulgaires mortels. Constance, je le savais, languissait de posséder cette connaissance ; et qu'elle ait agi d'après les suggestions de son parent sans scrupules, ou qu'elle ait été enflammée par la sphère d'influence qu'il projetait de son esprit résolu, je ne saurais le dire, il était certain qu'elle avait eu des indices au sujet des recherches dans lesquelles j'étais engagé et perpétuellement elle me tourmentait de questions et s'efforçait de se renseigner à leur sujet.

Quoiqu'il me semblât trahir les intérêts de mon maître bien-aimé, j'opposais invariablement à ses questions les réponses les plus décourageantes et les

avertissements les plus sérieux. Rien ne fit. Un certain soir que je n'étais pas moi-même engagé, mais qu'une réunion spéciale dont je ne faisais point partie devait être tenue par les membres, je vis le professeur Muller traverser la cour du collège tenant à son bras la forme éthérée, hermétiquement voilée de Constance. Je les vis entrer dans un fiacre qui les attendait à la porte, et, me précipitant à leur suite, j'entendis le professeur donner l'ordre au cocher de les déposer dans un quartier éloigné de la ville où les réunions de la Fraternité se tenaient. « En route pour le sacrifice, m'écriai-je mentalement, Constance, tu es condamnée, vendue à un monde de démons dans ce monde et dans l'autre (si vraiment il y a un autre monde). » Deux soirs après celui-ci, comme je me promenais solitairement dans la cour du collège, j'entendis un pas rapide derrière moi. Une main se posa doucement sur mon épaule et, levant les yeux, j'aperçus Constance Muller la physionomie transfigurée. Ses yeux brillaient d'une lueur étrange qui n'avait rien de terrestre; sa tête était rejetée en arrière comme si elle (méprisait) la terre et cherchait alliance avec les étoiles; sa joue brûlait d'une vive rougeur hectique, et sur ses belles lèvres il y avait un air singulier de triomphe à mesure qu'elle m'accosta. « Page perfide que tu es, combien de temps aurais-tu donc tenu la maîtresse à laquelle tu as juré féalité, emprisonnée dans les ténèbres de sa captivité terrestre, alors que des royaumes de lumière et de gloire et de merveilles l'attendaient pour qu'elle y entre et en prenne possession ?

« — O Constance, où êtes-vous allée ?

« — Là où quelque jour je vous rencontrerai, mon jeune paladin, dans la terre de lumière, à l'entrée de laquelle mon âme a toujours soupiré depuis que j'ai pu élever mes regards au-dessus de ce monde glacé du matérialisme, depuis que j'ai senti que ce monde devait être vivifié et enflammé par un monde de spiritualisme. Oui, Louis, je connais maintenant le secret de vos escapades nocturnes, et moi aussi je puis traverser l'espace, moi aussi je puis communier avec l'âme des choses, et libre sans contrainte, le moi intérieur de Constance peut plonger dans les sphères de l'infini et percer les secrets de l'éternité.

« — Hélas ! » murmurai-je. Incapable alors de m'expliquer la peine indicible qui remplissait mon cœur, je baissai la tête et silencieusement m'en allai au côté de la pauvre enthousiaste.

Plusieurs semaines durant, Constance Muller vécut dans l'extase d'un pionnier qui a découvert un nouveau monde et s'en croit le souverain. Mon langage ne put jamais lui faire comprendre le sentiment profond que j'avais de l'inaptitude de l'homme à communier avec des mondes d'êtres à la fois étrangers et répulsifs à sa mentalité ; mais elle voyait, et sa nature si profondément sympathique appréciait, les émotions que je ne pouvais traduire. Absorbé dans la gloire du pouvoir triomphant qu'elle avait sur et à travers le monde invisible, la néophyte ne pouvait cependant partager les pensées que quelques années d'expérience m'avaient imposées comme des convictions ; mais,

malheureux que j'étais, pourquoi aurais-je désiré hâter l'éclaircissement ? Il vint assez tôt, cet éclaircissement, ou plutôt trop tôt, trop tôt ! Je n'assistais jamais aux séances auxquelles Constance prit part, ni aucun des autres « sujets lucides » que je connaissais ; aussi ne savais-je rien de ce qui se passait. Les membres de la Fraternité avaient maintes phases de communion spirituelle parmi eux et, quoique, grâce aux soins indulgents de mon professeur, j'apprisse plus qu'il ne fût permis de connaître à n'importe quel autre « sensitif » durant le terme d'initiation, je savais qu'il y avait de vastes théâtres de connaissances transcendantales à traverser au sein desquels peu, sinon point, de mortels avaient été jusqu'alors entièrement plongés.

A chaque séance une formule était attachée sous la forme de serment, de secret, si terrible que pas un de ceux qui furent sincères à leur croyance n'ont été sus être parjures. Que quelque partie des étranges services conduits dans ces réunions ait été subséquemment révélée au monde est la meilleure preuve que les néophytes ont cessé d'être sincères ou de regarder leur vœu de silence comme sacré. A l'époque dont je parle, j'étais profondément convaincu et considérais la connaissance que j'avais acquise comme la plus sacrée qui pût être communiquée ; aussi ne questionnai-je jamais Constance au sujet de ses expériences, quoique devinant trop bien leur nature.

Les mois s'écoulaient et je trouvais trop sûrement que l'esprit de cette pauvre victime avait été dressé pour devenir une âme volante et, à la plupart des

séances où elle assistait, était libéré dans des fins que je ne pouvais que deviner.

Quelles qu'elles fussent, elles commencèrent bientôt à affecter sa santé et son caractère. Elle s'étiolait comme une fleur privée de lumière et d'air. De plus en plus frêle, de plus en plus éthérée devenait sa forme légère de sylphe, chaque jour de plus en plus pâles et creuses devenaient ses joues et ses lèvres autrefois rosées.

Ses grands yeux bleus s'enfonçaient, se creusaient et ses boucles frisées d'or pâle semblaient comme une couronne de rayons de soleil déjà emmêlés pour auréoler le front d'un éternel dormeur. A chaque séance où elle assistait, son esprit, s'atténuant comme un fil de lumière longtemps étiré, s'égarait invariablement vers n'importe quel endroit où je me trouvais être comme étant sa première et plus puissante attraction : quelquefois se penchant sur mes livres dans ma tranquille petite chambre ; d'autres fois regardant songeusement les cascades de la fontaine sautillante qui jouait dans le square du collège ; souvent s'égarant dans les arcades des bois épais qui bordaient la ville et d'autres fois étendu sur l'herbe, surveillant mais ne prenant jamais part aux jeux bruyants des enfants de mon âge avec lesquels en tant que compagnon j'avais perdu toute sympathie. A la maison ou dehors, seul ou au milieu d'une foule, partout où il m'arrivait d'être, lorsque l'âme libérée de la belle Constance brisait les liens de sa prison et se promenait sans entraves. excepté lorsqu'elle se trouvait sous le charme magnétique de ses opérateurs, elle me cherchait inva-

riablement et, comme une guirlande de pâles vapeurs éclairées du soleil, flottait à quelque deux pieds au-dessus du sol dans sa forme et apparence corporelle devant moi. Accoutumé au phénomène du double être, ce fantôme ne me surprenait pas plus qu'il ne me troublait. Mes expériences spirituelles me rendaient capable de percevoir que, durant les quelques moments pendant lesquels l'esprit du sujet sentitif passait dans le sommeil magnétique et avant que ses magnétiseurs aient eu plein pouvoir sur elle, les attractions instinctives de sa nature l'attiraient vers l'enfant qu'elle avait déjà découvert comme étant son adorateur, le seul être peut-être auquel l'attachaient les liens de l'affection dont sa nature aimante était pleine. Je savais tout ceci et m'en serais réjoui si le fantôme de la victime n'avait présenté des signes non douteux d'être sacrifié impitoyablement aux noirs mages avec lesquels elle se trouvait si fatalement associée.

Dans la vision de l'âme volante de Constance, il n'y avait pas de spéculation dans la fixité des yeux brillants; la forme reposait pour ainsi dire dans l'air et les longues boucles ensoleillées balayaient presque le terrain à mes pieds ; mais l'aspect de chagrin sans espoir et de désespérance profonde, qui était devenu une expression permanente sur ses traits à l'état de veille, était encore imprimé avec plus d'intensité sur son ombre magnétique : elle ne me voyait pas, ne me touchait pas, ne me connaissait pas, mais son esprit blessé fuyait inconsciemment vers l'abri de la seule présence qui l'aurait sauvée si cela eût été possible,

puis s'évanouissait pour obéir aux ordres des hommes sans scrupules qui s'étaient emparés, comme je le croyais alors, de son âme sans défense.

Un soir, que nous avions été nous promener ensemble et que nous nous étions assis sur le flanc solitaire d'une colline, regardant le coucher du soleil dans sa gloire avec ses mille couleurs par-dessus l'étendue des jardins, des prairies et des plaines au-dessous, Constance brisa le long silence en s'écriant d'une voix basse mais passionnée : « Louis, vous croyez que les hommes qui nous ont pris corps et âme dans leurs immondes magiques pièges sont bons et purs, quoiqu'ils soient froids et antipathiques dans leur dévotion à leurs terribles études. Louis, vous vous trompez. Je vous atteste, et ceci est le dernier et peut-être le seul acte par lequel je pourrai jamais vous servir sur la terre, que quelques-uns d'entre eux sont impies, inhumains et, ô Dieu ! combien monstrueusement impurs !

— Constance, vous me surprenez !

— Ne m'interrompez pas, Louis. Le mal qui m'a été fait ne peut être réparé. Vous pouvez encore être soustrait à ce gouffre vertigineux qui souille le corps et détériore l'âme ; mais pour moi, plût au ciel que la fin arrive ! »

L'indicible accent d'angoisse avec lequel cette lamentation fut proférée me perça le cœur au vif.

Je me jetai aux pieds de la belle demoiselle jurant que je mourrais pour la sauver. Pour l'amour d'elle, pour son bien ou même pour son plaisir, j'écraserais tout ce nid de magiciens comme je le ferais pour au-

tant de guêpes. Je les tuerais, je les dénoncerais aux autorités, je ferais n'importe quoi, tout ce qu'elle m'ordonnerait de faire. Tout ce que je demandais était qu'elle m'accordât la permission de la sauver.

La douce Constance répondit à ces protestations désordonnées à voix basse par des murmures étouffés me suppliant d'être tranquille, calme, patient et m'assurant que pas plus moi que n'importe quel autre être vivant ne pouvait lui être du plus léger secours. « J'ai vu la fin, ajouta-t-elle, lorsqu'elle eut réussi à me calmer, et je sais que, impatiente comme je le suis de la voir venir, elle ne tardera cependant point. J'entrerai dans les royaumes de lumière et de gloire, car ces affreux hommes n'ont pu abuser de mon esprit sans défense qu'autant qu'il est emprisonné dans mon faible corps et soumis à ses forces ; ils n'ont pu toucher à son intégrité pas plus qu'ils ne pourront maintenir un seul instant leur prise sur lui, une fois que la chaîne qui relie la partie mortelle à l'immortelle sera rompue. Quand cette séparation aura lieu, je serai libre et heureuse.

« — Constance, m'écriai-je, vous est-il donc donné de savoir quelle forme nouvelle vous allez revêtir? Assurément, un être aussi bon, aussi droit, aussi beau que vous ne peut devenir rien moins qu'un radieux esprit planétaire.

« — Je serai la même Constance que j'ai toujours été, répliqua-t-elle solennellement. Je suis un esprit immortel maintenant, quoique relié par des chaînes matérielles à ce corps fragile et par des chaînes magnéti-

ques encore plus terribles au pouvoir de ces vils et méchants hommes.

« — Constance, vous rêvez ! La mort est la fin de toute individualité. Votre esprit peut être, doit être absorbé par les brillants royaumes de l'être étoilé, mais jamais vous ne redeviendrez la Constance de maintenant.

« — Pour jamais et pour jamais, Louis, je serai toujours la même. J'ai vu des mondes d'êtres auxquels ces mages ne peuvent atteindre ; des mondes d'âmes humaines brillantes ressuscitées, sur lesquelles la mort n'a eu d'autre pouvoir que de dissoudre les chaînes terrestres qui les maintenaient dans leur demeure d'argile. J'ai vu le monde de l'âme ; j'ai vu qu'il est impérissable. Louis, il y a dans ces herbes qui sont sous nos pieds des essences spirituelles qui ne meurent jamais.

« Dans mes moments de lucidité les plus heureux, c'est-à-dire (et là un long frémissement secoua tout son être) lorsque je pouvais échapper à mes bourreaux et au monde de démons qu'ils se plaisent tant à fréquenter, alors, Louis, mon âme essorée dans l'espace pouvait percer un intérieur plus éclatant dont ces gens-là n'ont jamais eu idée, savoir, pénétrait dans l'âme réelle même de l'univers, non pas dans la simple enveloppe magnétique qui relie l'esprit et le corps ensemble. Louis, dans les profondeurs de la nature existe le royaume de la force qui comprend la lumière, la chaleur, l'électricité, la vie, la force nerveuse, l'aura, l'essence et tous les impondérables qui composent le mouvement, car le mouvement est la

force composée de maintes parties subdivisibles. Là se trouvent ces mondes d'existences à demi formées, embryonnaires, avec lesquels nos bourreaux entretiennent commerce. Ce sont les parties spirituelles de la matière, et elles fournissent à la matière les qualités de la force ; mais ce sont toutes des existences embryonnaires, transitoires et seulement partiellement intelligentes. Rien de ce qui est imparfait n'est permanent, d'où s'ensuit que ces esprits élémentaires imparfaits n'ont pas d'existence réelle ou permanente ; ce sont des fragments d'êtres, des organes, mais non des organismes, et jusqu'au jour où ils sont combinés pour former l'organisme d'un être humain, ils ne jouissent d'aucune individualité réelle ; aussi périssent-ils, meurent-ils de façon que leurs atomes en voie de progression puissent s'assembler, et que leurs organes séparés puissent s'incarner dans l'organisme complet d'un homme.

« — Et l'homme lui-même, Constance ?

« — L'homme en tant qu'organisme parfait *ne peut pas* mourir, Louis. Le moule dans lequel il est formé doit périr afin que l'âme reprenne sa liberté. L'enveloppe ou corps magnétique qui relie le corps et l'âme est formé de force et d'esprit élémentaire ; aussi cette enveloppe reste-t-elle pendant un temps avec l'âme après la mort et rend-elle celle-ci capable de retourner à la terre, ou de s'attarder ici-bas dans un but providentiel jusqu'à ce qu'elle se soit purifiée du péché ; mais cette dépouille même finit par disparaître, et l'âme vit alors à l'état de pur esprit dans les royaumes de l'esprit, éclatante de gloire, rayonnante de bonheur,

forte, puissance, éternelle, infinie. C'est là le ciel c'est là que demeure Dieu, de telles âmes sont des anges.

« — Constance, vous parlez avec assurance, comment savez-vous tout ceci ? N'est-ce point la communauté qui vous l'a enseigné?

« — La Fraternité, Louis, mais ils ne font que tâtonner dans les ténèbres épaisses du monde matériel et n'ont que pénétré les royaumes de la force.

« Je vous le dis, ces royaumes ne sont peuplés que d'ombres, de spectres, de fantômes.

« La main n'est pas le corps, l'œil n'est pas la tête; pas plus que les essences ténues, vaporeuses, qui constituent les organes séparés dont le monde de la force est composé, ne sont l'âme. Suis-moi bien, Louis ! Les prêtres rêvent de l'existence des mondes de l'âme, la Fraternité des êtres dans le monde de la force. Les prêtres appellent les esprits élémentaires des régions moyennes de pures créations de l'imagination humaine et de la superstition. Les membres de la Fraternité accusent les prêtres des mêmes hallucinations. Tous deux ont en partie raison et en partie tort car les épreuves réelles que l'âme a à subir prouveront que des êtres de chacune de ces natures existent, et que ces deux royaumes sont des réalités ; seulement les esprits élémentaires des royaumes de la force sont comme la terre périssables et transitoires, et les esprits parfaits des royaumes de l'âme sont immortels et ne meurent jamais. Louis, j'ai vu et conversé avec les deux, et je sais que je ne rêve pas. Et me voilà cependant, misérable que je suis, attachée

à la terre ; mon âme emprisonnée par les chaînes de la force, obligée de satisfaire à l'insatiable curiosité d'esprits qui ne peuvent atteindre au delà de ces régions moyennes et, oh ! l'horreur de cette servitude aurait privé mon âme de raison si les éclairs avant-coureurs de la destinée plus sainte et plus exaltée qui est réservée à l'âme dans la sphère bénie de l'immortalité ne l'avaient soutenue dans ses épreuves. Cher enfant, ne me questionne plus, n'insiste pas plus longtemps. Mon doux frère chéri, bien-aimé de Constance ! Lorsque je serai un esprit libre, je viendrai vers toi et je te prouverai la vérité de mes maux par la présence même de mon âme immortelle venue exprès pour toi. Souviens-toi ! »

Durant les mois qui suivirent cette mémorable conversation, je rencontrai seulement une fois l'âme volante de Constance en train de mourir.

Je compris que, si son esprit se retirait ainsi, ce n'était pas que les expériences quelles qu'elles fussent, dont elle souffrait, eussent diminué de fréquence, ce n'était pas que la force qui l'attirait vers moi eût cessé, mais c'était que ses liens terrestres se défaisaient, que ses forces vitales s'épuisaient, et je savais que le pâle fantôme était en train de perdre le principe terrestre nécessaire pour devenir visible dans l'atmosphère même des forces invisibles. Ma jolie sainte devait m'être bientôt enlevée, mon idole terrestre devait être détruite ; et plût au ciel qu'il m'eût été possible de croire ses paroles, de penser qu'elle pouvait vivre encore dans une condition plus brillante et meilleure ! et alors j'aurais été consolé; mais cet espoir

m'était enlevé par les enseignements énergiquement imposés par la Fraternité et leurs esprits, aussi voyais-je mon ange terrestre se fondre dans le néant avec une angoisse que rien ne pouvait adoucir, une souffrance dans le cœur presque insupportable.

Je m'étais absenté pendant quelques mois pour aller en Angleterre poursuivre des études dont je parlerai plus longuement tout à l'heure. Le professeur von Marx avait été mon compagnon et nous étions juste de retour lorsqu'une nuit, au moment où j'allais me retirer pour prendre du repos et comme j'allais tirer le rideau qui cachait ma fenêtre, quelque chose sembla surgir au recoin de la chambre interceptant la lumière de la lune. La maison dans laquelle j'habitais se trouvait sur le bord d'un lac magnifique et suffisamment élevée au-dessus de son niveau pour empêcher à tout vagabond de grimper jusqu'à mon logis. Il n'y avait pas de bateau sur l'eau, pas de place pour prendre pied entre l'eau et la terrasse qui se trouvait très au-dessous de ma fenêtre. J'étais resté pendant quelque temps à contempler les eaux paisibles du lac éclairées d'un large sillon de lumière répandue par la pleine lune et je savais que nulle créature vivante ne se trouvait dans le voisinage ou ne pouvait pénétrer jusqu'à mon appartement; et cependant, là, flottant dans l'air contre mon logis, interceptant les rayons qui inondaient le plancher de mosaïque de ma chambre, se tenait, baignée de lumière, la forme gracieuse et radieuse de Constance Muller. En un éclair de temps, je compris que ce n'était pas son esprit atmosphérique qui se trouvait là.



Radieuse, étincelante, elle apparaissait maintenant dans toute sa gloire, ses doux yeux regardant dans les miens avec une expression d'intelligence pénétrante. Son doux sourire s'adressait à moi, en même temps qu'un mouvement de sa main comme pour saluer m'indiquait que l'apparition me voyait et me reconnaissait toute rayonnante d'intérêt et d'intelligence. D'un mouvement qui ne ressemblait pas à un mouvement ordinaire, le gracieux fantôme sembla glisser à travers la fenêtre et apparaître soudainement à quelques pas de ma couche sur laquelle je me reculais dès que je l'aperçus. Je chancelai en arrière. Se penchant légèrement en avant comme pour attirer mon attention, et sans que je visse le moindre mouvement de ses lèvres, sa voix frappa mon oreille, disant: « Je suis libre, heureuse et immortelle. » L'apparition s'évanouit aussi rapidement qu'elle était venue, et à sa place j'aperçus dans une vision l'apparence de la chambre d'aspect antique qu'occupait au collège Constance Muller.

Sur un lit que je connaissais bien gisait pâle, livide, morte, la forme de son occupante autrefois si belle. Le corps était en partie recouvert d'un drap, mais là où la robe blanche qu'elle portait s'ouvrait à la gorge j'observai clairement et distinctement deux taches noires livides comme les empreintes d'un pouce et d'un doigt.

Le visage était défiguré, les yeux fixes, et je vis qu'elle avait été assassinée.

Horrible était la scène qui s'offrait à ma vue, une puissance d'observation surnaturelle sembla s'em-

parer de moi, me contraignant à jeter mes regards autour de l'appartement que je vis dépouillé de maints objets que j'avais été accoutumé à y voir. La harpe n'était plus là ; de même que le bureau et les livres auprès desquels je l'avais si souvent vue assise. Regardant avec l'œil perçant de l'esprit aussi bien derrière que sur la couche où se trouvait le corps, je vis gisant à terre, comme si on les avait laissés tomber là, le ruban noir et le médaillon d'or que Constance avait toujours portés autour du cou.

Cette vision, si elle avait une signification, semblait avoir pour but de me faire remarquer cet objet, car je ne l'avais pas plutôt aperçu dans la position exacte où il se trouvait que ce spectacle fantasmagorique s'effaça en entier et une fois de plus l'image éclatante d'une Constance vivante et célestement belle se montra à moi.

De nouveau l'air sembla scander ces mots : « Je suis libre, heureuse et immortelle et j'ai tenu ma promesse. » De nouveau alors, mais cette fois-ci bien plus lentement, l'angélique vision se fondit laissant un dessin de la mosaïque sur le plancher doré seulement par de brillants rayons de lune et les murs diamantés de mon logement ombrés par le jasmin blanc qui grimpait par-dessus la maison.

La lune éclairait la scène de sa splendeur, l'ombre avait disparu, mais réellement ç'avait été comme l'ombre que produirait une infinité de rayons de soleil. Je n'eus jamais la sensation d'une obscurité aussi profonde, d'une atmosphère aussi insupportablement épaisse, de ténèbres rendues aussi visibles que celle que



l'absence de cette radieuse créature laissa après elle. Elle présente, il semblait que les chagrins, les maux, les souffrances n'avaient jamais existé; la vie et l'être tout entier étaient plongés dans une extase indicible ; elle partie, toute la joie et tout le soleil du monde l'avaient suivie, et cela pour jamais.

Le récit de ma vision de cette nuit dont je relatai fidèlement les moindres détails le matin suivant au professeur von Marx le rendit grave et attentif en m'écoutant, mais il ne s'émut pas.

Il ne parut pas douter que Constance Muller était morte. Il ne fit aucune remarque sur les signes qui, selon mes déclarations passionnées, pouvaient faire conclure que sa mort était due à la violence.

A tout ceci il répondit simplement : « Nous verrons ; » mais quand je m'efforçai de le convaincre que l'apparition d'une âme après la mort, et cela avec toutes les apparences de la vie et les signes de l'intelligence, devait prouver la continuation de l'existence, il sembla reprendre son ton habituel d'assertion dogmatique. Il répéta ce sur quoi il avait souvent insisté auparavant, savoir que les émanations vitales appelées « âmes » subsistaient souvent pendant une courte période après la mort et pouvaient apparaître à l'état de forme organique, mais il maintint encore (son affirmation) qu'il n'existait pas de preuves de l'immortalité, puisque de telles essences se dissolvaient bientôt, s'éparpillaient, se répandant dans le monde inorganiqne comme le corps qu'elles avaient autrefois habité.

Je lui répétai avec insistance les mots que j'avais entendu prononcer par le beau fantôme ; à cela il

persista à répondre que ces mots n'étaient que le reflet de mes propres pensées associé avec l'apparence d'un être qui croyait en de vaines superstitions, et à mon argument que l'habit de pure et éclatante blancheur dont l'apparition était vêtue ne pouvait être le produit de mon imagination alors que l'expression de bonheur intense rayonnant sur sa figure angélique n'avait que peu ou pas de ressemblance avec la triste et désolée expression de l'original, il répliqua que, attendu que l'essence était pure et sans alliage terrestre, je devais, quand l'essence m'apparut réellement délivrée de tout lien terrestre, la voir habillée dans une image de sa propre beauté, lumière et pureté. Je me tus, mais ne fus pas convaincu. Deux jours plus tard, le professeur von Marx se trouvait avec moi frappant à la porte de la chambre de Herz Muller. Le professeur lui-même vint ouvrir et, anticipant tout ce que nous pouvions avoir à dire, commença par nous informer gravement qu'il avait été assez malheureux pour perdre sa nièce « à la suite d'une attaque soudaine de fièvre putride », ce qui avait nécessité son enterrement rapide, cérémonie à laquelle il venait juste d'assister.

« Je savais que Fränlein Muller n'était plus, » répondit mon professeur d'une voix qui, en dépit de sa philosophie, tremblait quelque peu, « et je suis ainsi venu vous voir de bonne heure, non pour vous apporter mes condoléances, car je connais votre stoïcisme résolu, mais pour vous demander si vous consentiriez à laisser mon cher jeune ami, ici présent, faire l'achat de la harpe de votre nièce. Vous savez que les jeunes gens étaient très attachés l'un à l'autre ; aussi Louis



est-il désireux de posséder ce souvenir de son amie bien aimée. » Je ne pouvais pas parler; ma gorge était serrée jusqu'à l'étouffement, je m'étonnais de la froide invention par laquelle Herz von Marx éprouvait la sincérité de ma clairvoyance, et je restai sans souffle, attendant la réponse.

« La harpe, le bureau, les livres et toutes choses lui appartenant que la contagion de la fièvre avait pu rendre invendables, ont été enlevés sur mon ordre, » répliqua Herz Muller d'un air légèrement confus. « Je ne tenais pas à voir une foule de personnes rôdant autour de la malade à ses derniers moments : aussi ai-je fait vider l'appartement dès le début de sa maladie. »

« N'y a-t-il rien que mon jeune ami pourrait emporter de cet endroit tant vénéré? » reprit mon rusé compère.

« Je ne sais pas, répliqua l'autre complètement pris au dépourvu ; mais si vous le désirez, vous pouvez pénétrer et inspecter l'appartement. »

Je suivis les deux acolytes si étrangement associés dans la niche désolée où n'était plus ma sainte, et, regardant autour de moi, je vis une reproduction parfaite de la scène dont j'avais eu la vision. Il était évident que les regards rapides, furtifs du professeur von Marx poursuivaient le même objet que les miens. Tout à coup il s'arrêta devant un sombre tableau suspendu à la muraille, et, s'interposant entre Herz Muller et moi, il appela l'attention de celui-ci vers quelque chose qu'il prétendit être remarquable dans la peinture, me fournissant ainsi l'occasion de traverser en hâte la chambre, de tirer le lit dans un coin et de ramasser

derrière *un ruban noir et un médaillon d'or* qui apparemment se trouvaient là inaperçus jusqu'alors. Le professeur von Marx ne me perdit pas de vue un instant, et pas plutôt m'eût-il vu avoir caché mon trésor dans mon sein qu'il dit brusquement: « Viens, Louis, je n'aime pas l'atmosphère de cet endroit. Herz Muller a raison : la contagion de la mort s'attarde en ces lieux ; il n'y a rien ici *maintenant* que vous puissiez désirer posséder. Allons-nous-en. »

Comme nous retournions à notre logis, le professeur fit taire les murmures passionnés de ma colère contre l'homme que nous venions de quitter, par une variété de sophismes dont il était toujours familier. L'un de ceux-ci était la totale indifférence avec laquelle tous les membres de la Fraternité regardaient la vie de ceux qui n'étaient pas de leur confrérie. Peu importait, dit-il, comment le fil de l'existence de la pauvre Constance avait été coupé, puisque évidemment ce fil était déjà si mince qu'il ne pouvait se dévider à une bien plus grande longueur que celle qu'il avait déjà atteinte; et finalement, si je persistais à parler de cela, il me disait, en proie à de violents accès de passion non contenue que j'allais détruire la passivité et l'équilibre nécessaire et si essentiel à la pure clairvoyance et qu'il allait perdre le meilleur « lucide » du monde.

Avant de nous séparer pour la nuit, le professeur me demanda si j'avais jamais vu ou entendu parler de Zwingler le Bohémien.

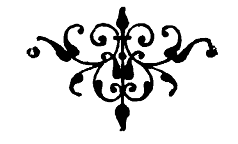
« — Qui est-il ? demandai-je avec indifférence.

« — Vous n'avez jamais vu Zwingler ou entendu parler de lui ? Alors, reprit-il, vous avez quelque chose à



apprendre, une autre leçon à recevoir, une qui, je pense, servira à dissiper votre foi dans le mythe de l'immortalité, et à jeter quelque lumière sur la question des *apparitions*.

« Venez avec moi demain, Louis, à Sophien Stradt. Là je vous présenterai à Zwingler, qui est une des merveilles de notre époque : et, Louis, ajouta-t-il après une pose d'un moment, comme nous nous serrions la main avant de nous séparer, emportez ce ruban et ce médaillon que vous avez quelque part sur vous, le bijou de la pauvre Constance, veux-je dire, nous pouvons trouver un singulier emploi pour ces objets. Bonsoir !





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

(Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

LE VAUDOUX

NOTES SUR LA SORCELLERIE ET LE FÉTICHISME EN HAITI (Suite)

« Alors l'assistance s'agenouille et invoque la divinité chère à la secte, après cela le Papa ordonne de faire l'épreuve de la flamme; le néophyte nu traverse une flamme ardente, passe et repasse, et vient se prosterner aux pieds du Papa; pour le rafraîchir et apaiser la chaleur du feu, il le frotte d'huile et commande l'épreuve du canzou.

« Les chaudières fument, ici c'est le maïs, là le calalou (1); plus loin la viande; l'assistance regarde la dernière épreuve: tout est prêt, le houn, le hountor et le hountor-gri, qui marient leurs accords, le néclésin strident qui évoque l'esprit; la hounguiénikon donne le ton et la mesure, le canzou tourbillonne, s'enfièvre; il est hypnotisé, il court, se précipite, plonge ses deux mains dans la chaudière bouillante et sert sur la feuille de bananier un repas à chaque assistant. La

(1) Sorte de bouillon d'herbes. Ce mot se retrouve sans modification dans certains dialectes soudanais, à la Martinique, à Cayenne, dans la Guyane hollandaise, en Haïti.




scène est à la fois grandiose, étonnante et effroyable ; le voilà devenu canzou, c'est-à-dire maître ès Vaudoun (1). »

J'ignore jusqu'à quel point ce récit est rigoureusement exact, quoiqu'il n'offre rien d'invraisemblable ; je n'ai point eu l'occasion d'assister à cette cérémonie, au lieu que, dans les descriptions qui suivent, à moins d'indications contraires, je ne rapporte que ce dont j'ai eu l'occasion d'être témoin.

Dans l'Olympe vaudouiste, après le *Bon Dieu* dont ils entendent le prêtre leur parler à l'église, se placent les *saints* et les *lois* (2), pour payer son service, sinon la *loi* se plaindrait qu'on a retenu une partie de la victime qui lui appartient et ne ménagerait pas sa vengeance.

Les *saints*, et il y en a autant que de noms dans le calendrier, sont les anges rebelles chassés par Jéhovah après leur désobéissance. Dans leur chute, ils tombèrent en Guinée où ils furent recueillis par de pieux féticheurs d'alors à qui ils se dévouèrent et s'attachèrent dans leur descendance ; ceci impliquerait l'idée d'un lien, d'une ordination ininterrompue entre le houngan d'aujourd'hui et celui qui pontifiait en Afrique avant l'importation des esclaves aux Antilles. Chaque *houngan* ou *hounsi* a son *saint* particulier qui lui donne *un nom de vaillant*, c'est-à-dire un surnom. Tel houngan de ma connaissance s'appelle Lé-

(1) D. Trouillot, *loc. cit.*

(2) Lois pourrait venir de *lous*, nom des sorciers du Soudan, suivant René Caillié (*Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné*, etc. — Paris, Imp. Royale, 1830, t. II, p. 119).

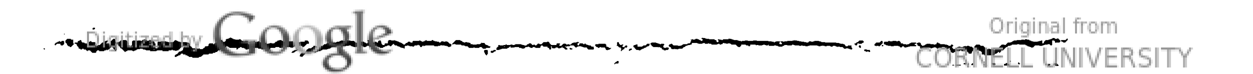
cifé, ce qui n'est autre qu'une corruption de Lucifer. Les saints à leur tour donnent à leur protégé une *loi* spéciale, quoiqu'il y ait une confusion assez difficile à éclaircir entre le saint et la loi. La loi semble pourtant être une émanation du saint. Tel sectateur peut en posséder un nombre considérable. On les acquiert à volonté, moyennant finance. On les enterre, on les ôte quand on meurt ou quand on déménage ou si l'on y renonce pour se convertir.

Dans tous les cas, on fait une danse et un repas présidés par le houngan.

Chacune de ces *lois* peut, suivant la volonté de son possesseur, devenir une loi bienfaisante ou mauvaise. Les offrandes ou les victimes qu'on lui présente varient alors : aux *lois baka*, ou mauvaises, on offre du *porc* (1), et dans les sacrifices à ces lois c'est cet animal qu'on immole. Aux autres on offre des poules, des boucs et même dans les grandes circonstances un bœuf. Après la cérémonie, on fait un repas avec la chair de la victime, mais on se garde bien de jeter les restes : le houngan les enterre soigneusement en y ajoutant un *cob* (centième de gourde ou piastre haïtienne), pour payer son service, sinon la *loi* se plaindrait qu'on a retenu une partie de la victime qui lui appartient et ne ménagerait pas sa vengeance.

Il y a des lois variées dont la classification et même les noms sont fort vagues pour les houngans eux-

(1) Suivant le P. Léon-Marie Guérin (cité par M. de Rochas : *Extériorisation de la sensibilité*), on emploie pour les envoûtements, dans certaines localités de la province de Canton, des figurines qui représentent ordinairement des porcs.



mêmes. Quelquefois elles se matérialisent et se présentent à leurs adorateurs sous la forme de *pierres-tonnerre* dont nous reparlerons plus loin ou de pierres ornées de figures naturelles (1) : c'est qu'alors une *loi* s'y est enfermée. Dans le *honfort* ou temple elles sont supposées captives dans les *zains*. C'est là que les fidèles leur adressent leurs demandes. Le houngan remet ensuite aux consultants de petits morceaux de bois qui ont divers *degrés*, c'est-à-dire plus ou moins de vertu selon l'importance de ce qu'ils demandent et qui lui serviront d'amulettes.

De toutes les *lois* celle qui a le plus d'adeptes est sans contredit *Houédo*. Il s'incarne, se manifeste aux yeux de ses adorateurs sous la forme de la *couleuvre* ; par suite on ne trouve cette dernière que dans les honforts où l'on sert *Houédo* : elle est alors conservée vivante dans un *zain* ou cruche de terre.

Ensuite vient *Danbala* (2) ou *Dambala-Houédo*, le *Maître de l'Eau* qui habite les rivières et les eaux douces. C'est sur le bord des cours d'eau ou des étangs qu'on le *sert*, c'est-à-dire qu'on fait des cérémonies en son honneur pour appeler sa protection. Sur certains points de l'île, Dambala est assimilé aux Dieux lares; il est représenté par la pierre-tonnerre. Placée dans une assiette qui lui sert d'autel, cette pierre est honorée tous les vendredis par un bain, soit d'huile

(1) Gamahès. Cf. M. I. Gaffarel, *Curiositez inouyes*. A Paris, chez Hervé du Mesnil, 1 vol. in-18, 1629.

(2) Il y a un village nommé Djambala sur le Membéré, affluent de la Sangha (Congo français); d'autre part, on trouve au Dahomey *Dauglé* qui s'incarne dans le serpent dont le culte est si populaire à Ouida (Maurice Delafosse, *loc. cit.*).

d'olives, soit de plantes odoriférantes, telles que le basilic. Consulté par son dévot, le saint lui répond en se balançant dans son assiette, mais, bien entendu, après avoir reçu une imperceptible chiquenaude. Dambala est aussi l'Esculape des houngans médicastres.

Vient ensuite *Agoué* (1), le Maître de la Mer. C'est le père des Eaux, le Neptune africain.

Ogoun badagri, le Maître des Arbres, sorte d'hamadryade qui habite le tronc des arbres les plus gros ou qu'on trouve dans les carrefours, en particulier le Mapou et le Fromager;

Ogoun-Chango, le maître du feu; enfin *Aïda-Houédo* (2), femme de *Dambala-Houédo* qui se rend visible avec son époux sous la forme de deux arcs-en-ciel simultanés.

Ces divinités sont, comme on le voit, les génies tutélaires des quatre éléments, les esprits élémentaires correspondants aux Ondins, aux Gnomes, aux Salamandres et aux Sylphes.

A côté d'eux se placent deux jumeaux, *Badé-Si*, dieu des vents, et *Sobo-Si*, dieu de tous les phénomènes météorologiques; Mambo-Azili, vieille femme qui rend infirmes les *hounsi* qui entrent en trance sous son inspiration; sa sœur se nomme Tersi-Fréda.

Ogoun ou *Houngoun* est très populaire et très vénéré dans ses trois hypostases : *Ogoun-Badagri* que nous avons vu plus haut, *Ogoun Fô* et *Ogoun-Mâlo*.

(1) Agoué est un village du Dahomey.

(2) Les Dahoméens rendent encore un culte à *Ayido-Ouédo*, le génie de l'arc-en-ciel. (Maurice Delafosse, *loc cit.*)



A leur suite on trouve les deux frères *Legba* (1) : *Legba-Atibo*, l'aîné, et *Legba-Avadra* (2) le cadet. Legba, qui était à l'origine la plus grande divinité, est tombé aujourd'hui au rang de *maître des barrières* et des *carrefours*. C'est à lui que l'on consacre ces petits massifs circulaires de maçonnerie dits *reposoirs* de *Legba* qu'on place à l'entrée des propriétés et où l'on plante un *Médecinier* (3). Au pied on met des écorces d'oranges ou des coquilles d'œufs qu'on remplit d'huile de *palma-christi* (ricin) où trempe une mèche de coton soutenue par un croisillon de bois léger qu'on allume le soir. On enterre également jusqu'à mi-hauteur des bouteilles vides et on suspend à l'arbre un bâton noueux tordu, couvert de lianes ou de racines enchevêtrées.

Citons encore *Simbi*, divinité des eaux douces des Congos, et Simmenso son épouse ; *Loco*, divinité forestière protectrice du honfort et qui se confond avec Legba. On lui rend les mêmes hommages, mais on lui consacre un pied de framboisin ; *Aleg-Avadra*, qui jouit du don d'ubiquité et sait tout. Ceux que cet esprit inspire vont s'informant de toutes choses pour les rapporter au houngan qui avise ; *Assouguié*, esprit indiscret doué d'une incontinence de langue sans bornes ; puis Domissi-Houédo.

Enfin quelques-uns honorent une divinité du nom

(1) Legba est encore aujourd'hui une divinité dahoméenne (Maurice Delafosse, *loc. cit.*).

(2) Peut-être une corruption de *Aradas*, tribu africaine d'où il tirerait son origine.

(3) Il en existe deux espèces : *Médecinier cathartique* ou *Médecinier bénit*, et une autre plus petite dite *Médecinier barachin* ou *multifide*.

d'Alouman, au sujet de laquelle je n'ai pas pu recueillir de détails.

A côté de ces divinités déjà variées viennent en quantité innombrable des lois, des saints, des anges, des esprits subalternes plus ou moins hiérarchisés selon la fantaisie.

Le local qui sert de temple au houngan pour *servir ces saints* se nomme un *honfort.* C'est le plus souvent une case semblable à celle des indigènes, c'est-à-dire en torchis, recouverte d'*herbe panache* (1) ou de *tâches* (2). Quelquefois c'est une des chambres de la maison que l'on destine à cet usage. Un grand nombre de particuliers parmi ceux même d'un rang social assez élevé, et au sein des villes, ont un honfort domestique, tellement le culte vaudouiste est entré profondément dans les mœurs, quoi qu'en veuillent faire croire quelques-uns. A Port-au-Prince, la capitale, notamment et dans ses environs, leur nombre est incroyable. Campêche, dans le département du Nord, le cap Haïtien, l'Arcahaie, Léogane, le Petit-Goâve et Jérémie sont particulièrement renommés à ce sujet. Au môle Saint-Nicolas au contraire il y a très peu de Vaudoux, et à ma connaissance pas un seul honfort. Au nord du morne du Bel-Air, tirant vers la plaine du Cul-de-Sac, aux portes de la capitale, en suivant le sentier qui contourne le morne, en descendant derrière le Calvaire, se trouve notamment un grand honfort. Il se recon-

(1) Variété d'andropogon.

(2) Gaines de la feuille du Palmiste (*Areca oleracea*). On les appelle en Dominicanie *llagua*.



naît de loin à ses piliers peints en rouge, vert et jaune et aux portes d'entrée surmontées de planches grossièrement découpées. Le chemin qui y donne accès est fermé aux deux extrémités pour éloigner les curieux et les indiscrets (1).

C'est dans le honfort et dans son voisinage qu'ont lieu les *danses* et les *cérémonies*.

Nous avons dit plus haut « que les adeptes du Vaudoux proprement dit, voire ceux des mauvais esprits, placent Dieu au-dessus de toutes leurs divinités, l'invoquant toujours le premier ou parlant en son nom ; et cela dans la pratique même du sortilège. De cette façon, ils n'ont pas, beaucoup d'entre eux du moins, le moindre scrupule de recevoir tous les sacrements de l'Église. Quelques-uns ayant la conscience plus timorée que les autres en sont devenus fous; d'autres torturés par les remords ont fait faire des cérémonies par les houngans pour divorcer complètement avec leurs lois. Que ne font pas les houngans moyennant argent ? Enfin, un certain nombre font marcher de pair la vraie et la fausse croyance. C'est ainsi que dans leur oratoire repose sous le prie-dieu, dans son assiette, le lare Dambala qu'ils as-

---

(1) On lit dans le journal *l'Ami de l'Ordre*, qui se publie au cap Haïtien, à la date du 24 juillet 1898 (pour citer un exemple entre mille) : « Divers. — Chez Mme Paul Agnès, dite Elizaine (sur l'habitation Pont, commune du Cap), il y a eu du 16 au 19 — durant quatre journées — un grand *couvouëtra* où l'on fit à l'ange *Alouman* de nombreux sacrifices accompagnés de danses et de festins scandaleux. Qu'est-ce à dire de cette recrudescence du culte de *Papa Dambala* et *Papa Ogou* ? »

pergent tous les vendredis avec la même bonne foi qu'ils adorent ou fouettent la statue d'un saint Antoine selon qu'il a été plus ou moins favorable ».

« Mais ce qui étonnera peut-être davantage, c'est d'apprendre que les tambouriers le *houn*, le *hountor* et le *hountor-gri* sont assimilés aux apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jean ; que *Hougoun* est honoré sous la figure de saint Jean-Baptiste et *Loco* sous celle de Jacques le Majeur ; ainsi de suite, chacun attribuant à chaque saint tel esprit ou telle loi.

« De la même sorte, le honfort, ce sanctuaire de Hougoun, est orné exactement, comme un oratoire, de toutes les images des saints, de la Vierge et du Crucifix ; mais tout à côté on voit des coquillages, des ouaris, des zémés empruntés aux anciens Indiens. L'eau bénite, l'encens et la clochette concourent aux cérémonies ; la clochette y joue le plus grand rôle.

« Le mélange dont on vient de parler est si intime que le *houngan*, le *Papa* et la *Mambo* eux-mêmes recommandent véhémentement aux dévots le culte des morts et des saints de l'Église, auxquels les messes sont indispensables pour se les rendre favorables.

« Il faut voir comment ces bons campagnards, inféodés à ces superstitions, se succèdent, le samedi, aux portes du presbytère pour faire bénir un scapulaire, des reliques, un crucifix, une image de saint et commander des messes pour les morts et à l'honneur de tel saint. C'est la plus claire source des casuels (1). »

---

(1) Duvernot-Trouillot, *loc. cit.*

Il est curieux de voir en effet chaque soir, sur les marches des églises ou des calvaires, la foule des femmes agenouillées cierges en main ; ces mille petites flammes jaunes qui piquent l'obscurité sont d'un effet particulièrement saisissant.

Sur le chemin qui mène au fort de Bizoton, près de Port-au-Prince, habite un Papa-loi, réputé comme guérisseur, voyant et familier des miroirs magiques.

Quoique sceptique à l'égard de ces sorciers ignorants, qui, pour la plupart, exploitent la sottise et la crédulité des nègres, je voulus le voir moi-même à l'œuvre.

Par l'intermédiaire d'une vieille négresse, nous convînmes d'un jour et nous fûmes au rendez-vous.

Le sentier qui mène à la case de ce houngan et qui serpente sur le flanc d'un morne est bordé d'arbustes. A leur pied, le sorcier ou les consultants ont pieusement placé des fragments de noix de coco et des écorces d'oranges où baigne dans une huile de ricin noirâtre de fabrication locale une mèche faite d'un peu de coton pris sur le cotonnier voisin et grossièrement tordu.

Devant la case ou plutôt les quelques cases groupées à l'extrémité du sentier est un *glacis* (terre-plein) de terre battue où l'on remarque tout d'abord un dessin fait de farine de maïs et représentant grossièrement un cercle où se croisent quatre épées et au centre duquel une chandelle de cire est fichée en terre.

A notre arrivée, le houngan, un nègre d'une trentaine d'années, entre dans un des honforts, allume une petite lampe de fer-blanc, agite à plusieurs

reprises une sonnette (1), puis un *asson* (2), calebasse en forme de matras recouverte d'un treillis de perles de verroterie qui produisent un léger cliquetis ; il donne plusieurs coups de sifflet et nous introduit.

La pièce est divisée en deux par un rideau : comme dans les autres cases, le sol est de terre battue, les murs de torchis blanchi à la chaux et le toit d'herbes panache rappelant assez le chaume. Au-dessus du linteau, à l'extérieur, une couleuvre en bois grossièrement sculptée est peinte en jaune et en rouge. Les piliers qui soutiennent la galerie formant la façade de la case sont de même grossièrement sculptés et peints en bleu, en jaune et en rouge. Cette ornementation est d'ailleurs un signe distinctif qui sert à reconnaître les honforts. Dans un coin de la pièce, une armoire ; çà et là des hardes, des provisions. Sur les murs des images coloriées représentent divers saints. A terre un *lago*, plateau en latanier tressé qui sert d'ordinaire à porter des charges de fruits sur la tête. On y voit pêle-mêle des *pierres-tonnerre* de serpentine ou d'obsidienne, des *zémés* de quartzite ou de jade, des coquillages auxquels ils ont conservé le nom africain de *cauris*, des morceaux de verroterie. Devant une des images coloriées de saint est un *coui* (calebasse) plein d'huile de palma-christi où baigne

---

(1) M. Delafosse (*loc. cit.*) dit que les sonnettes sont encore en usage dans les cérémonies dahoméennes.

(2) Cet asson se rapproche d'une façon frappante des calebasses pour *piages* renfermant de petits cailloux qu'on trouve chez les boschnegers et les Indiens de la Guyane hollandaise. Stanley dit en avoir vu entre les mains des sorciers dans le village de Banza-Ouvana. (Stanley, *Dans les Ténèbres de l'Afrique*).

une mèche soutenue par un croisillon terminé par quatre bouchons et qui éclaire seule la pièce. Dans la terre est fiché le *sabre*, qui à l'origine devait servir à éloigner ou dissoudre les larves attirées par le sang des sacrifices.

Le houngan assis sur une chaise basse, la tête dans les mains, joue fort mal le rôle d'un homme possédé par un esprit. Par l'intermédiaire de la vieille qui l'appelle *grande* (grand'mère) — il est sans doute sous l'inspiration d'un esprit femelle — il nous répond que nous avons choisi un mauvais jour — c'est lui qui nous l'a fixé — que les esprits ne sont pas là et qu'il a un rendez-vous urgent pour faire un *service*. Bref, il nous débite un galimatias comique pour se débarrasser de nous, car il se doute que notre crédulité est fort limitée et qu'il est plus difficile d'en imposer à un *blanc* qu'à un de ses consultants ordinaires.

Pourtant, sur notre désir de visiter son temple, il soulève le rideau et nous montre le sanctum où se trouve dans un coin, sur le sol, l'inévitable lampe éclairant une image de sainteté et un crucifix. Un autre sabre est fiché en terre. De-ci de-là, des bouteilles, des gargoulettes, des pierres, un méli-mélo hétéroclite. Dans des assiettes sont des crânes blanchis de chiens ou de boucs que l'obscurité ne nous permet pas de distinguer. De petites poupées de porcelaine sont soigneusement dressées en divers endroits. Ce sont elles qui rendent les oracles grâce à une habile ventriloquie du houngan, ce qui ne manque jamais de répandre une religieuse terreur parmi les naïfs assistants ; d'où

le proverbe : *Quand popée palé, toute moune rété tranquille.* (Quand parle la poupée, chacun se tient coi).

Dans un coin, seul, le buste brisé d'une poupée noire ouvrant de grands yeux blancs. Le houngan nous explique sérieusement, et nous ne sommes pas moins sérieux, que ces poupées, lors des consultations, se réfléchissent dans le miroir et y font apparaître les esprits des morts ou des vivants que le consultant veut voir et questionner. Notre houngan, à vrai dire, ne possède pas de miroir, mais il sait peut-être par tradition qu'ils servent à condenser des images astrales.

NATHAN ZEFFAR.

(*A suivre.*)





PARTIE LITTÉRAIRE

INCANTATION

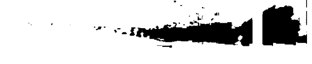
AU SAR PÉLADAN

Che la mia vista, venendo sincera,
E più e più entrava per lo raggio
Dell' alta luce che da sè e vera.
(DANTE, *Paradis*, XXXIII, 52.)

Alors que les guerriers d'Elam reposaient dans la Cité, pris du sommeil pesant qui suit les batailles, le Mage, le Voyant, sur la terrasse de pierre, clama vers les cieux, au sein de la nuit :

STROPHE

Prêtre-Roi, fidèle desservant du Dieu que j'ignore,
Du Dieu que je pressens à l'heure où jaillit le signe de l'Aurore,
Je vénère à genoux Celui qui viendra dans les âges futurs.
Je veille chaque nuit, le front ceint du bandeau d'écarlate,
Près du Vase sacré où vont maintenant fumer les aromates.
De ma dextre qu'incendie le chaton flamboyant de l'Anneau,
Je te chasse d'ici, Démon, Ténébreux qui vomis les maléfices ;
Que l'Abîme primitif t'engloutisse en son ire éternelle !
Le Ciel est sans lune, l'Etoile luit, l'Infini m'enveloppe et m'enivre,
A la Source première je veux boire et m'illuminer,
A la Source divine.......................................
C'est Toi que j'évoque, Toi, l'Inconnu, le Roi du Mystère, l'Esprit ;
C'est pour Toi que ma main a préparé le sacrifice



Dans le Vase de bronze où vont brûler les parfums.
Fumée, brouillard ondoyant, fatidique,
Elève-toi dans l'air transparent et subtil.
Souffle exhalé par l'Encens, monte dans l'Ether,
Dégage ta substance des vapeurs de la nuit.
Va vers le rayon qui descend de l'Étoile,
Le rayon dont le baiser, errant sur la gaze de ton voile,
A semé sur ta robe, ô souffle ondoyant,
Le lilas, l'asphodèle et le lys.
Prends avec toi la clameur de mon âme, ma Prière;
Que je puisse baigner mon cœur dans la Lumière,
Allumer mon amour au flambeau sidéral
Et mourir consumé dans le brasier astral.

ANTISTROPHE

Quel es-tu, Toi qui viens vers moi, descendu de l'Étoile ?
Esprit qui jamais encor ne m'es apparu ?
Quel est ce Signe étrange, éclatant, lumineux,
Ce nombre que j'ignore et n'ai point deviné ?
Je le vois resplendir
Et j'entends s'exhaler un chant mélodieux,
L'Hosanna triomphal,
Le Verbe de l'Etoile. [Ténèbres,
Et le Signe grandit, se dilate et dévore l'Espace, éteignant les
Se rapproche et se dresse si près qu'il me touche et me brûle.
Quel es-tu, Toi qui baisses sur moi ce regard ineffable, [éperdu
Ce regard qui remplit d'allégresse et de paix tout mon être
Front cerclé d'un bandeau entrelacé d'épines,
Pieds rivés par des clous,
Bras tendus qui semblez infinis,
Mains dont la paume saigne par des trous des lueurs
Et dont le geste auguste illumine les mondes!
Quel es-tu Toi dont le souffle exhale la Paix ?
Signe incompris, Signe méconnu,
Nombre astral, Nombre divin,
Éclaire ma faiblesse, ouvre-moi l'Avenir!

EPODE

Le Signe a disparu, le Signe n'est plus,
La Forme unique, le Nombre divin s'est évanoui.
Mais le Verbe demeure,
Le Verbe de l'Etoile.



La voix de l'Esprit a parlé ;
L'Inconnu, le Roi du Mystère
M'a baigné dans la Lumière,
Le Verbe a consumé mon cœur dans le brasier divin
Et je veux désormais magnifier par les âges
Celui qui viendra dans les temps révolus,
Sur la Croix de lumière et la Face sanglante,
Prêcher à l'Univers
Le Verbe de Charité,
La sublime Oraison,
L'Amen du Pardon,
L'Amen qui m'illumine et m'annonce l'Aurore !

A. Sturdza.



Ordre Martiniste

ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

En prévision des congrès nombreux qui vont se tenir en 1900 et de la visite de nos délégués étrangers, il était important d'installer nos centres et nos cours dans des locaux vastes et absolument autonomes.

C'est ce qui vient d'être accompli. A partir d'octobre, un appartement entier sera mis à la disposition de nos membres. Ils y trouveront une salle de lecture pour la journée, une salle de cours et des salles spéciales pour les tenues de comité et les cours hermétiques.

C'est grâce au dévouement des officiers des loges martinistes de Paris que cet effort a pu être accompli.

Cours. — Les inscriptions pour les cours sont reçues à dater du 1er octobre, par lettre, à la rédaction de l'*Initiation*, 87, boulevard Montmorency, Paris (téléphone 690-50). Il suffit d'envoyer son nom et son adresse.



AVIS AUX MARTINISTES DE PROVINCE

Tous les F∴ appartenant à l'Ordre martiniste et non encore rattachés à une délégation et tous ceux qui sont disposés à entrer dans l'Ordre et qui habitent la province sont priés de s'adresser de suite par lettre à M. Sédir, 4, rue de Savoie, Paris.

Modification importante dans notre "Revue"

Nos lecteurs sont avertis qu'à dater du 1er octobre de notables améliorations seront apportées dans notre Revue. Le détail leur en sera fourni dans notre prochain numéro.

Pour l'instant, prions-les de noter le changement d'adresse de la direction qui est transportée *87, boule-*

vard Montmorency, Paris, et qui disposera du téléphone (nº 690-50).

L'apparition régulière du numéro entre le 15 et le 20 de chaque mois sera absolument assurée et une ou deux pages de chaque numéro seront consacrées aux adaptations divinatoires avec figures explicatives.

MA FAÇON DE VOIR (1)

Le féminisme sera sociologique, ou ne sera pas. Et, sur ce mot sociologique, pas d'équivoque. L'émancipation vraie, l'émancipation sérieuse, l'émancipation du progrès réel qui grandira la femme évoluée et libérera la femme assujettie. C'est-à-dire celle des responsabilités morales devant l'ordre vrai. Le Féminisme spiritualiste, ayant pour objet l'éducation des âmes (2). A travers les conflits ressuscitant les fantômes de l'antique haine, une nouvelle ère s'annonce qui rétablira une union plus étroite et une solidarité plus profonde entre les sexes par une justice sociale identique à l'égalité des sexes, des deux facteurs égaux de l'Humanité qui sont une même force sociale sous deux états divergents.

L'approche de ce moment illumine l'avenir de l'Humanité. De l'Humanité majeure réalisant l'Idée Suprême de Justice, mettant au-dessus du préjugé la droiture de la conscience éclairée. — Car il n'y a pas dans la nature d'infériorité de sexe. — La nature ne l'ayant pas conçue, nous n'acceptons rien du préjugé. C'est un condamné qui n'a rien à donner.

(1) Préface du volume *les Femmes et la Vie*, par Mme de Bezobrazow, F. Laur, éditeur, 26, rue Brunel (400 p., 3 fr. 50).

(2) Société du Féminisme spiritualiste (œuvre de l'Humanité intégrale) 4, Saint-James, Neuilly, Paris.

Cette société croit de son devoir d'informer, pour écarter une confusion, *qu'elle veut éclairer*, que, bien qu'elle rende justice à la tentative de tous les congrès s'enchevêtrant pour 1900, elle n'adhère en principe qu'au groupe Indépendant du Congrès spiritualiste, à sa commission organisée et solidaire de tout le mouvement spiritualiste-humanitaire scientifique.

Le double aspect de ce livre : *Les Femmes et la Vie*, est donc littéraire et sociale. D'un côté l'art, de l'autre l'idée. Ces deux termes, ne pouvant s'exclure l'un l'autre dans la réalité de l'Idéal positif actuel, disent dans ces pages : « Conciliation, réconciliation, » fondent pour ainsi dire dans la même harmonie les doubles paroles pacifiques et combatives qui renferment le double enseignement de la vie, s'augmentant de toutes les vérités qu'il affranchit.

Lorsque la voix de la *Femme nouvelle* insultée et proscrite arrive disant les mots de Paix. Lorsque *La Dernière des Druidesses* abrite sous sa pensée la pensée en deuil de la Gaule. Lorsque les yeux de la *Déesse de l'Acropole* errent sur des tombeaux. Lorsque l'*Aimée*, dans le *Triomphe de l'Ame,* élève au-dessus et au delà du « moi » le cœur de son amant jusqu'à l'amour de Dieu, ce qui sort virtuellement de ces pages, c'est le douloureux exode du Progrès, prouvant et ramenant au Divin. C'est l'abolition de la Loi de force par la Loi de justice, qui va de Bouddha, Platon, Jésus (1), à Kant, Condorcet, Victor Hugo, Tolstoï. L'équilibre matériel, l'équité morale que cherche ce siècle se trouvent dans la restitution de la vraie Loi qui est la fin du spiritualisme social, la fin de Dieu.

Quelle est la question d'aujourd'hui ? Combattre la loi par le droit ? Quelle est la question de demain ? Vaincre la loi par le droit. Quelle est la question de tous les jours ? Rectifier les lois humaines par les lois divines sortant du seul livre vrai : celui de la nature. Cette communion de la loi humaine et de la loi divine, cette identification est le fond de la sociologie dont le véritable fondement repose sur l'accord du jeu de l'organisme social. Accord dont naît le rythme de l'exécution harmonique qui vaincra les ténèbres et le chaos ! Car l'Union des hommes et des œuvres peut renouveler la face de la terre, l'union dans la vérité du fait infaillible des lois universelles. Après avoir énoncé ces principes, les avoir mis

---

(1) Le Christ demeure, pour l'auteur, le Dieu de la Fraternité humaine, l'esprit divin entrevu dans ce mélange de mystère et de clarté qui caractérise la vraie beauté de l'Évangile.



en relief dans la partie littéraire, sociologique proprement dite, dans l' « Intermezzo des Syllabes chantantes », l'auteur les interprète selon l'idée du Beau et les sentiments qui lui correspondent. C'est par l'aspiration vers le Beau que l'homme commence son ascension vers l'Idéal. Et au-dessus de la Pallas Athénée de l'Acropole, plane la pensée que c'est à l'Art à symboliser la suprême diversité dans l'unité suprême, à relever l'identité universelle en apprenant aux âmes à s'assimiler cette harmonie, évoquant la correspondance de l'esthétique et de l'éthique, des sensations et des idées et le seul vrai langage des âmes, dont la vibration lumineuse pénètre dans le monde.

Dans le Matriarcat, dans Catherine II législatrice, l'auteur narre quelques faits, prouvant le don de la pensée organisatrice de la femme. Il y aurait là matière à un livre, car définir les vertus gouvernementales de la femme serait reparler du même coup des Blanche de Castille, des Elisabeth d'Angleterre, des Mme Roland, des princesse Daschkoff, etc., etc., étude qui certainement compléterait les pages que l'auteur publie aujourd'hui; mais avant d'analyser les personnes, il passe de la démonstration historique esquissée à l'examen de la chose, dans le difficile problème de la pédagogie, de l'éducation par les femmes.

Précisément dans le féminisme spiritualiste, il pose l'Idée d'un féminisme épuré par l'épreuve sociale, mêlant son âme à la régénération spiritualiste qu'on salue partout où on la rencontre. Du spiritualisme social dont les affirmations sont en harmonie avec celles de la vie, dont la foi n'est pas une vérité distincte de la vérité universelle, mais qui, au milieu de la confusion que fait naître la complexité des partis, est un rappel incessant à l'humanité, au devoir mesurant sa grandeur à la grandeur des destinées de l'âme immortelle et la perpétuelle vision d'un monde meilleur à travers les obstacles de cette vie.

Dans les pages : « Y a-t-il du neuf à faire dans l'enseignement religieux ? » l'auteur traite de la question à laquelle ce mouvement spiritualiste donne lieu actuellement, dans la question fondamentale de l'enseignement religieux. *Le levier des volontés futures étant dans l'éduca-*



tion morale, en raison même de la liberté progressive de l'enseignement qui aboutit à la communication du cerveau de l'Elite avec le cœur des peuples.

Le cœur des peuples est forcément faillible comme le corps, la chair de l'Humanité sera toujours souffrante, une hiérarchie de cerveaux impeccables serait l'unique mode de gouvernement personnifiant la Liberté qui regarde fixement l'ordre. *La nature est hiérarchique, la sélection fait l'égalité vraie*, et cette sélection jaillit de la condensation de l'être moral dans sa foi interprétée aux lois de la nature qui sont les droits de l'Humanité. Hors cela il n'y a que paradoxes, échec réel sous l'apparent triomphe des mots. Obtenir la victoire de l'ordre vrai fait par la suprême raison, sur l'ordre faux fait par le paradoxe ou par le sabre, c'est infiltrer de la sève, c'est rayonner du jour.

La liberté par la raison n'est pas sous nos pieds, elle est sur nos têtes, car ce qui sort de la croyance en Dieu, c'est la Lumière, et ce qui sort du néantisme, c'est sa submersion.

La femme n'est pas coupable de l'ordre existant, puisque l'Education échappe en majeure partie à son droit encore faible, qui a besoin de prévoyance dans la guerre sociale dont peut-être il achève l'évolution.

C'est la honteuse lâcheté de la domination de l'homme qui a empêché la femme de lever les yeux pour admirer la sublimité de sa tâche éducatrice, qui contient tous les grands intérêts de l'homme nouveau : l'abolition de l'échafaud, de la guerre, de l'ignorance par la merveilleuse vertu de communication de la raison et de l'amour.

De l'homme évolué dont les hautes facultés s'élèveront à l'Humanité Intégrale qui montre toute la vie et l'au-delà de la vie, dont les plus secrètes pensées s'éclaireront de la conscience intérieure de l'Unité Humaine par la Vérité sociale réalisant les lois divines, les idées de Dieu. De l'Humanité Intégrale vibrant du palpitant clavier de la vie universelle qui promet l'éternité de l'au-delà. De l'Humanité Intégrale faisant raisonner sous son souffle l'infinité des mondes comme si tous les univers n'étaient qu'une Humanité.

Cette préface du volume *les Femmes et la Vie* con-

tient l'élite qui fait la matière du volume suivant : *l'Homme-Humanité* (1). D'ailleurs elle se poursuit dans les Poèmes ésotériques et les Sept contes du Napshodes et se répand à travers la variété des vibrations poétiques des « Ondoyantes ».

DE BÉZOBRAZOW.

Septembre 1899.

Saint-James, Neuilly (Paris).

BIBLIOGRAPHIE

GABRIEL DELANNE. — *L'Ame immortelle, démonstration expérimentale.* — In-18, 3 fr. 50. — Chez Chamuel.

Voici le plan de la dernière œuvre de notre ami Delanne : l'ensemble des documents expérimentaux et théoriques qu'il a recueillis et dont, avec son grand talent d'exposition il a su dégager les données essentielles, est réparti en quatre livres. Dans le premier, intitulé l'*Observation*, sont consignés les phénomènes non provoqués prouvant l'existence du périsprit ; le deuxième livre renferme les expériences des savants de toutes les écoles ; le troisième traite des théories explicatives, et le quatrième des créations fluidiques de la volonté. Les points de divergence des doctrines du spiritisme et de celles de l'occultisme ont été trop souvent exposés pour en parler encore ici ; le public spécial sait que c'est seulement la preuve de l'immortalité du principe intermédiaire que donnent les doctrines spiritualistes ; les termes âme et esprit ont trop souvent été confondus dans la langue ordinaire pour espérer pouvoir leur donner aujourd'hui une signification précise. Dans les langues latines, la constitution étymologique de ces mots indique bien pour le premier un

(1) Sommaire de *l'Homme-Humanité* : La Foi nouvelle et le Christianisme social. — De l'Humanité intégrale. — Les États-Unis d'Europe (quelques observations sur l'accroissement des armées permanentes). — Note sur la question d'Orient. — Un civilisateur russe.



principe qui donne la vie, et pour le second une force de relation, mais l'analyse étymologique de ces mêmes mots dans les langues germaniques conduit à l'interprétation contraire, c'est-à-dire donne à l'âme la place intermédiaire, tandis que l'usage populaire du mot âme (*seele*, *soul*) désigne quelque chose de céleste et de bienheureux par nature ; le mot esprit (*geist*, *ghost*) est réservé à un principe plastique, indéterminé et quasi-terrestre, puisqu'il est souvent employé comme synonyme de fantôme. Ainsi l'agent de tous les phénomènes de clairvoyance, de télépathie, d'évocation, d'apparition, de typtologie, de divination, extériorisation de la sensibilité, de la motricité, de matérialisation et statuvolence peut être appelé l'esprit. C'est en lui que résident toutes les fonctions intellectuelles et émotives, jusques et y compris les phénomènes subconscients et supraconscients. Quant à l'âme, enseigne la tradition, elle est un mystère que Dieu seul connaît.

La question de l'immortalité de l'esprit rentre mieux dans les possibilités philosophiques. Il est évident que l'esprit survit au corps terrestre après l'avoir quitté, mais, puisque c'est une entité naturelle, c'est-à-dire créée, il doit finir au bout d'un temps plus ou moins long.

L'étude comparée des théories orientales et des théories mystiques de notre race permet d'édifier l'explication suivante. L'Esprit est un organisme très compliqué ; il renferme beaucoup d'êtres invisibles, des démons, des dieux ou génies, des élémentals, doués chacun d'autonomie, d'un certain libre arbitre, et par conséquent de quelque responsabilité. Chacun des individus qu'il renferme est mortel, ou, pour mieux dire, a reçu un temps de vie proportionnel à sa position sur la double échelle des êtres; lorsque l'Esprit a épuisé sa série d'innombrables réincarnations, tous les êtres dont la réunion organique le constituait sont morts successivement et l'Ame reste seule, avec le vêtement de lumière qu'elle s'est tissé, dans l'attente de son dernier jugement.

On voit à quelles immenses questions touche le livre de Delanne ; cela suffit à donner la mesure de l'intérêt qu'il inspirera aux étudiants convaincus. SÉDIR.



Revue de Paris, 1899, 1er avril. Fr. Funck Brentano : Le Drame des poisons ; 1er art. (la Sorcellerie au xviie siècle...).

Revue des Deux Mondes, 1er avril 1899. A. Gasquet : Le Culte et les Mystères de Mithra.

Bulletin de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 3e série, t. XXXVI, no 11. E. Goblet d'Alviella : *Un Curieux Problème de transmission symbolique. Les Roues liturgiques de l'ancienne Egypte.*

Le Muséum et la Revue des religions (1888, nos 4-5). Analyse : Regeste : *La Secte des Esséniens* (elle remonte à la persécution d'Antiochus).

Revue de l'Instruction publique en Belgique, 1898, 6e livraison. Analyse : J. Hansen : *Inquisition und Hexenverfolgung im Mittelalter* (dès le xiiie siècle, les inquisiteurs sont portés à considérer les sorcières comme des hérétiques).

Revue de l'abbaye bénédictine de Maredsons, 1898, no 10. Analyse : A. Regeste : *La Secte des Esséniens.*

Ons Volksleven, 1898, livre 1-3. — F. Zand : La Sorcellerie au xvie siècle.

(*Revue historique*, mai-juin 1899.)

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1898, mai-juin.— Lièvre : Les Fouilles de Villepouge. Isis et la magie en Saintonge du temps des Romains. — *Historische Zeitschrift*, Bd. XLV, heft. 3.— Hansen : Inquisition et Procès de sorcellerie au moyen âge (... sur les origines des poursuites contre les sorciers).— M. l'abbé Benigni a publié une étude sur une formule magique byzantine (extrait du *Bessarione*; Rome, 1897, in-8, 17 p.).

LIVRES REÇUS

Nathanael.— *Mission bouddhiste et les Enseignements de l'Eglise catholique libre*, réponse à l'écrit d'un Lama : *La Barbarie chrétienne en Europe.* Broch. in-8, en alle-



mand, chez W. Ruszbuldt, Berlin (recommandé).

TH. KRAUSS. — *Der nervöse Kopfschmerz et sa cure*, in-32. Leipzig. Chez Wilhelm Friedrich.

NOUVELLES DIVERSES

Nos F∴ de Roumanie qui voudraient consulter un important catalogue de livres occultes à vendre sont priés de s'adresser à M. Ulic, lieutenant à Galatz, Roumanie.

*
* *

Signalons l'apparition d'un nouvel organe occultiste rédigé en portugais et paraissant au Brésil, à Parana-Coritiba, 108, rue Silva Jardim, sous le nom de ESPHYNGE (le Sphinx).

Il est établi sur le modèle de l'*Initiation* avec trois sections.

Tous nos compliments et tous nos vœux à notre nouveau confrère.

*
* *

L'*École pratique de Magnétisme et de Massage*, autorisée par l'État en 1895, rouvrira ses cours le lundi 23 octobre. Ceux qui désirent profiter de cet enseignement doivent se faire inscrire de 1 heure à 4 heures, à la direction de l'Ecole, 23, rue Saint-Merri, Paris.

*
* *

Pour paraître prochainement : une excellente étude qui a sa place tout indiquée dans toutes les bibliothèques spiritualistes, *la Spiritualisation de l'Art*, par Jean Delville.

Avec préface d'Edouard Schuré. L'auteur des *Horizons hantés* et des *Pamphlets esthétiques* a puisé près de son maître, le Sâr Péladan, les principes qu'il met en œuvre dans ce volume qui marque une étape des plus intéressantes de L'ART IDÉALISTE.



(On trouvera l'ouvrage de J. Delville à la Librairie Spiritualiste et Morale.)

*
* *

Recommandons encore et tout spécialement à nos lecteurs la *Chine nouvelle*, revue illustrée d'Extrême-Orient. Elle est remplie d'une foule de renseignements très intéressants, 24 francs par an. — Francis Laur, éditeur, 26, rue Brunel, Paris.

*
* *

Toujours en avant dans la marche des idées, *la Revue des Revues* est la seule des grandes revues françaises qui ait consacré une rubrique spéciale à *l'occultisme*. Il ne lui manque plus qu'une place accordée aux revues occultistes dans ses analyses mensuelles, pour être tout à fait complète à cet égard. Nos sincères félicitations à son directeur *Jean Finot*.

*
* *

Tous nos souhaits à notre nouveau confrère *l'Écho de l'Au-delà et d'Ici-bas*. (3, rue de Savoie, Paris.) Ce journal bimensuel sera l'Echo de tous les centres spiritualistes sans distinction d'école. Les noms de beaucoup de nous amis qui figurent dans sa rédaction nous sont un garant de son avenir brillant.

*
* *

Notre confrère Gaston Méry vient de résumer en une brochure illustrée tous les faits se rapportant aux *Apparitions de Tilly*. Nous conseillons vivement la lecture de cet intéressant travail à tous nos lecteurs.

*
* *

A ce propos, signalons dans l'*Écho du Merveilleux* une curieuse campagne sur l'Identité des Esprits.

M. Gaston Méry résume très clairement la question en ces termes :

« En somme, toute la question est là : les esprits évoqués dans les expériences spirites donnent-ils les preuves absolues de leur identité ?

« Jusqu'à démonstration du contraire, je prétends que non. Les spirites prétendent que oui. »

Nous suivrons avec intérêt cette controverse en laissant de côté les injures et les insinuations malveillantes de certains journaux spirites.

Une maison de santé homœopathique

Le Dr Gérard Encausse vient d'établir à Auteuil, 87, boulevard Montmorency, après autorisation préfectorale, la première maison de santé homéopathique, existant en France, en dehors d'un hôpital. Cette maison de santé comprend un service spécial des malades pensionnaires pourvus du plus grand confortable, un service de malades externes avec dispensaire électro-homœpathique et des services annexes (électricité, bains, absorption cutanée), etc., qui en font un établissement unique en son genre. Nous comptons sur nos amis pour nous aider dans cette entreprise, qui doit en aider à son tour beaucoup d'autres.

LEBENSHEIM

NOUVELLES ASPIRATIONS PÉDAGOGIQUES EN ALLEMAGNE

Celui qui connaît l'histoire universelle à fond sait qu'il y a des forces mystérieuses dont dépendent la force d'un peuple, sa prédominance, sa vigueur ou sa faiblesse, sa disparition de la scène du monde, sa défaillance, en un mot une idée géographique, comme l'Allemagne l'était avant 1864. Ce n'est pas la civilisation seule qui produit, au comble de son développement tournant mal, des états de dégénérescence que les auteurs modernes ont dépeints avec préférence (Péladan, *la Décadence latine*, Nordau, Ibsen, Eda Reich, Alfr. Dâmm, etc.). Zola nous donne en vingt volumes l'histoire de la dégénérescence d'une famille. Le mal, en continuant à se re-



produire est une pâte longue, anéantissant l'individu et la génération, comme dit Horace :

> Œtsas parentum pejor avis tulit
> Nos nequiores, mox daturos
> Progeniem vitiosiorem.

Il faut aussi de grands hommes qui marchent à la tête d'un peuple pour le former grand, sain, respecté. Ces grands hommes sont le don que Dieu fait au peuple moral qu'ils le mènent au comble de la gloire et de la supériorité.

C'est le secret de la comédie où les peuples européens sont emportés d'une dégénération générale qui paralyse leur énergie, mine leurs mœurs et leurs forces physiques, dépeuple les terres et augmente de jour en jour le nombre des célibataires, des avortements, des crimes, des maladies de tout genre, spécialement des internes, toute la misère de l'hyperculture. Comment vaincre cet ogre multiforme ?

Il y a une centaine d'années que Jean-Jacques Rousseau fit retentir l'Europe de son postulat : Retournons à la nature ! En Allemagne, en même temps, on créa des écoles nommées philanthropines, partant du principe que *l'avenir est renfermé dans la jeunesse.*

Mais la réaction ne se fit pas attendre longtemps. Tout restait comme par le passé jusqu'à nos jours. L'épisode de Cempuis prouve que noûs n'avons fait aucun progrès.

En Allemagne, il y a trois ans, une société s'est constituée sous le nom de « Lebensheim » (foyer de la vie) qui a pour but de fonder l'éducation sur *la vie comme elle est*, la vie de la sainte nature, intacte, encore vierge de la civilisation profane moderne. Un professeur à Elberfeld, P.-J. Fhiel, publia une brochure un jour à Lebensheim. C'est un institut idéal, rêvé par l'auteur, dans lequel l'éducation et l'instruction sont accommodées à la nature des enfants. Il faut exercer leurs sens au lieu de les émousser par des idées qu'ils ne comprennent pas, il faut qu'ils voient eux-mêmes, entendent eux-mêmes, sentent eux-mêmes, pensent eux-mêmes. Une opinion acquise ainsi vaut mieux que dix pensées prononcées devant eux. C'en serait trop de re-

produire ici les leçons normales qui y sont données. Espérons qu'une traduction française du petit ouvrage apparaîtra en peu de temps. Les leçons sont données en plein air ou en pleine nature, ou dans des salles qui sont pleines d'air frais, de fleurs et de soleil. *Lumière, air, eau, forêt*, c'est la devise de la société de Lebensheim, qui a pour président le comte de Pestalozza-Fagmersheim, à Munich, et pour vice-président le baron de Fischer, à Berne (Suisse).

Mais cette société a aussi son propre journal, les « Lebensheimer Blätter », et un lycée-type. C'est l'institut « Lebensheim » à Uetersen, près de Hambourg, établi en 1854, uni à la société il y a un an et demi, dont le directeur, A. Meyer-Wellentrup, a écrit ces lignes pour enflammer les cœurs des lecteurs à fonder une succursale en France, comme semence de l'avenir. Notre institut est fréquenté depuis quarante-cinq ans par les jeunes hommes de toutes les nations. Nous y avons joint encore une école de commerce pour suffire à tous les désirs de nos clients.

Mais nous avons encore un espoir plus beau et plus vif. Ayant connu les remèdes de l'électrohoméopathie, nous nous sommes décidés à fonder ici une maison de santé dédiée à la jeunesse souffrante, laquelle est spécialement susceptible de recevoir la force médicatrice de l'électrohoméopathie. C'est le moyen de bannir le poison lent de la dégénérescence en produisant une génération saine, vigoureuse, intelligente, idéale, capable de rendre la jeunesse au monde. Pauvre France, charmant pays, plein de ressources presque inépuisables, laisse-toi rajeunir par les saintes forces de la vie, afin que tu ne sois plus déchirée par les factions haineuses, odieuses et haïssables !..... *Retournons à la vraie nature*, notre sainte mère, dont il est impossible de se départir sans être puni par des maladies de toute espèce, physiques et spirituelles. Vos enfants, vos petits-fils vous y remercieront d'être délivrés, par vous, d'un esclavage insupportable de l'état dénaturé.

Nous prions tous nos lecteurs d'augmenter notre entreprise philanthropique en quêtant pour ce but entre leurs amis et en envoyant leurs dons au bureau de ce journal.

Les quittances seront publiées de temps en temps, avec des nouvelles sur le progrès du grand ouvrage. Que tous les philanthropes nous aident à transformer le monde à l'état de la nature perfectionnée ! Voilà le but le plus haut de tous les buts. Nous y aideras-*tu aussi ?*...

A. MEYER-WELLENTRUP,

Directeur de l'Institut « Lebensheim »
à Uetersen, près Hambourg.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1900

SECTION HERMÉTIQUE

Les souscriptions sont reçues à la rédaction de l'*Initiation*, 87, boulevard Montmorency, Paris :

Listes précédentes	179 fr.
Capitaine L	3
M. T. M.	20
M. G. M.	20
	222 fr.

ERRATA

Il s'est glissé dans le discours du F∴ Exp∴ quelques fautes typographiques qui en rendent la lecture assez difficile. (*Initiation*, aout 1899, article de tête).

Page 99. — *Au lieu de :* L∴ P∴ M∴, *lire:* T∴ P∴ M∴ — *Au lieu de ;* Dr Phil. Inc..., *lire :* Docte Phil. Inc...,

Page 100. — Les F.·. F.·. Dorlski, Pelle, *lire:* Dorbski, Pillé. — Vous savez que vous êtes des nôtres, nous savons que nous sommes nôtres, *lire:* nous savons que nous sommes vôtres.

Page 101. — Le caractère... à l'entrée de votre A M∴, *lire :* à l'entrée de notre Att∴ M∴. — Enveloppés du manteau protecteur de l'*Initir*, *lire :* de l'*Initié*. — Sous et

pseudonyme qui, comme sa personnalité, *lire :* qui couvre sa personnalité.

Page 102. — Or, M∴ J∴ F∴, n'est-ce pas là, *lire :* Or M∴ FF∴

Page 103. — Le tribunal de la Sainte-Vœnne, *lire :* Sainte-Vœme. — *Le Ieschoud, lire : Le Ieschoua.* — Ceux d'entre nous M∴ J∴ F∴, *lire :* M∴ FF∴.

Page 105. — Pour nous il n'y a... entre l'*Initiale* et l'*Initié*, *lire :* entre l'*Initiable* et l'*Initié.*

Page 106. — *Au lieu de :* Vallée de Paris, *lire :* Col ∴ de Paris. — *Au lieu de :* L∴ ⊞ n^d ΔΔΔ, *lire :* L∴ ⊞ n° ***.

PETITE CORRESPONDANCE

L'abondance inattendue du courrier de l'*Initiation*, ce mois-ci, nous a suggéré l'idée de répondre à nos lecteurs par une voie plus rapide. Nos correspondants se reconnaîtront facilement à l'indication de la question posée par eux.

Quadrature du cercle. — Dans le domaine de la matière, le problème est irréalisable; dans le domaine moral et en magie, les livres d'occultisme en donnent plusieurs solutions symboliques. Voici une remarque à ce sujet qui intéressera certainement les étudiants de la tradition orientale. Si l'on prend en années solaires la durée d'un Mahakalpa ou d'un âge de Brahma, soit 311.040.000.000.000 et qu'on ajoute à ce nombre les autres mesures du temps : c'est-à-dire une année de Brahma, un jour et une nuit de Brahma, une heure, une minute, une seconde, une tierce, une quarte et une quinte de Brahma, on obtient le nombre de 314.159.471.990.735 années, qui contient les mêmes chiffres que le nombre π.

Magie des noms propres. — Voir sur ce sujet : A. Lefébure : *la Vertu et la Vie du nom* (*Melusine*, VIII, 10). — R. Andrée : *Personennamen* (*Zeitschr. f. Ethnologie*, 1876). — Nyrop : *Navnets mags* (La puissance du nom) *in Nindre Afhandlinger*, 1897.



ANTÉCHRIST. — Voici les titres de quelques livres anglais que nous recueillons dans *Notes et Guerres* (juillet 97) :

ANONYMOUS. The Number Six Hundred and Sixty-Six and the Name of Antichrist. χξς Pp. 224. London, 1874.

CLARKE, J.-E. Dissertation on the Dragon, Beast, and False-Prophet of the Apocalypse, in which the Number 666 is Satisfactorily Explained; and also a full illustration of Daniel's Vision of. the He-Goat. Pp. 400. London, 1814.

KEANE, A.-H. The Antichrist Legend. A chapter in Christian and Jewish Folklore. Englished from the German of W. Bousset. Prologue on the Babylonian Dragon Myth. Pp. 308. London, 1896.

RABETT, REGINARD. ΛΑΤΕΙΝΟΣ : LATEINOS; or the Only Proper and Appellative Name of the Man, whose Prophetical Number in Greek Numerals is χξς, 666. (Rev. XIII, 18.) The Ecclesiastical Mark or Name of the Beast. "Two horns like a lamb, and he spake like a dragon." (Rev. XIII, 11.) Pp. 308. London, 1835.

[TAYLOR, JOHN.] Wealth, the Number of the Beast, 666, in the Book of Revelation. Pp. 156. London, 1844.

THOM, DAVID. The Number and Names of the Apocalyptic Beasts; with an explanation and application. Pp. 398. London, 1848.

TWO SERVANTS OF CHRIST. The Computation of 666, and its Relation to Anti-Christian Systems, but having reference to a Person, the Coming Antichrist, who is to be overthrown by the " Sun of Righteousness." (Rev. XIII, 18.) Pp. 398. London, 1891. — Mal. IV, 2.

UPJOHN, J.-A. The Number Counted, 666. An enigma that has baffled the ingenuity of men for eighteen hundred years. Pp. 150. Neenah, Wisconsin, 1882.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.